

# FIGARO ILLUSTRÉ



Acheter-moi  
des Confetti

Daniel Hernandez

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1897 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.



# PHOSPHATINE FALIÈRES



## La Phosphatine Falières

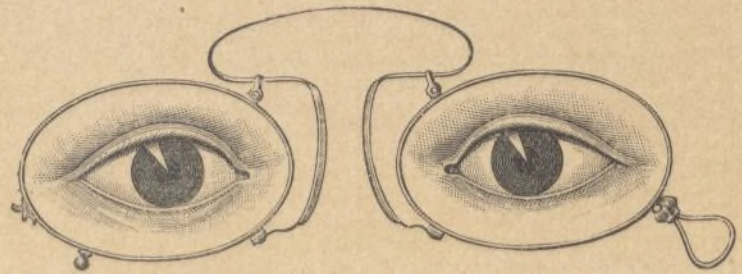
**EST L'ALIMENT LE PLUS AGRÉABLE ET LE PLUS RECOMMANDÉ**  
pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croiss.

*Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIENS

**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
**CHOCOLATS**  
DE  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
**THÉ** UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS  
La Boîte grand modèle [200 gr.] 6 fr., petit modèle [100 gr.] 3 fr.  
Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris  
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**CONSERVATION & AMÉLIORATION DE LA VUE**  
PAR L'EMPLOI DES NOUVEAUX VERRES  
ISOMÉTROPIQUES



**Maison FISCHER**

Directeur : PAUL RÉVÉRARD, Opticien-Oculiste  
19, Avenue de l'Opéra, PARIS

Seule dépositaire des nouveaux Verres dont le prix est de 6 Francs la paire fra  
En indiquant simplement le numéro habituel qu'on porte, on recevra franco  
des Lunettes ou Pince-Nez, première qualité, solidité garantie, munis de Verres Isométriques  
correspondant à ce numéro. — Prix des montures et des Verres Isométriques : 12 francs.



**BONBONS VERT-GALANT**

*Du Professeur PINGAUD*

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADEMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit  
effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.  
**C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES**

Boîte : 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les  
et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>.

Papeteries du Marais



# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE  
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Février 1897

DIRECTION ET RÉDACTION :  
24, Boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

MIRZL, récit styrien, par L. DIMITZ, traduction de A. MAR-  
GUILLIER, illustrations en couleurs de JEANNIOT.

UNE AVENTURE DE LA DU BARRY, par ERNEST DAUDET,  
illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.

LE THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON, par MAURICE  
VAUCAIRE, illustrations en couleurs et en noir d'après LÉ-  
VEILLÉ, le Baron GÉRARD, DRUMMOND, VIGNERON, etc.

LE SUICIDE DE VITTOR, dessin comique, par MANDRES.

JEAN DE MABUSE, peintre de portraits, par ROBERT DE LA  
SIZERANNE, reproduction d'œuvres de JAN GOSSAERT, dit JEAN  
DE MABUSE.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

MIREILLE, par Mademoiselle L. DUSSEUIL.

PORTRAIT DE JEAN CARONDELET (musée du Louvre),  
par JEAN DE MABUSE.

COUVERTURE :

ACHETEZ-MOI DES CONFETTI! par HERNANDEZ.



28 JANVIER.

Me méfiant un peu de moi-même, j'ai demandé aux gens qui s'amuse, aux professionnels de la haute vie, s'ils s'étaient vraiment amusés pendant le mois de janvier.

Je n'ai obtenu que des réponses évasives et approximatives. Nous avons eu, m'a-t-on dit, les petites réunions de famille du premier de l'an, obligatoires et, par cela même, « rasantes ». Car c'est en ces termes que la jeunesse d'aujourd'hui qualifie l'accomplissement des traditions les plus respectables. Elle se divertit infiniment d'avantage, paraît-il, à absorber mélancoliquement des « american drinks » perchée sur de hauts tabourets, en échangeant des propos avec des « servants » revêtus de vestes blanches et qui les écoutent d'une oreille distraite, en manipulant leurs mixtures.

Je me suis également renseigné sur la fête des Rois. J'ai appris que l'état de République, adopté par la France, a porté un préjudice moral à l'aimable et poétique solennité de l'Épiphanie.

On l'appelait naguères la Fête du Roi boit ; c'était un événement et une joie dans les familles. La distribution se faisait ainsi : « le plus jeune enfant de la compagnie passait sous la table ; le chef de famille, prenant les parts les unes après les autres, lui disait de désigner au hasard les convives auxquels il fallait les donner. Dans cette distribution, une part surnuméraire, dite *Part de la Vierge*, était réservée pour les pauvres. Le roi de la fête se choisissait des officiers et, par distinction, lorsqu'il buvait, on criait : *Le Roi boit ! Vive le Roi !* Tous les convives devaient crier, sous peine de punition, consistant à avoir la figure barbouillée de noir. »

Quelques salons se sont « entr'ouverts », — comme disent si délicatement les courrieristes mondains, — et aussi quelques salles à manger. On sautille, on grignotte, on musicaille en petit comité, discrètement, car on éprouve quelque pudeur à avouer qu'on n'est ni dans son château de la Gironde ou du Poitou, ni dans sa ville de Cannes, mais simplement et bourgeoisement dans son hôtel de la plaine Monceau.

Bref, le mois a été plutôt terne ; le temps, d'ailleurs, a coopéré à cet assombrissement, le soleil s'étant malicieusement abstenu de se montrer et s'étant fait remplacer par des brumes, entrecoupées de pluies.

La neige a fait sa blanche apparition vers la fin du mois ; mais, pour le Parisien, ce phénomène météorologique se présente sous l'aspect d'un océan de boue noirâtre, glaciale et malsaine, grâce à la salomanie de nos édiles.

Les hôteliers et les commerçants de Paris se plaignent de la stagnation des affaires pendant le mois de janvier, naguères si fructueux. Les étrangers et gens du Nord, profitant des nouvelles combinaisons

de trains, « brûlent » notre capitale pour se rendre sans arrêt vers le Midi ; confortablement couchés et nourris par la Compagnie des Wagons-Lits, rapidement transportés par les Compagnies de chemins de fer, ils évitent les ennuis des transbordements, les dépenses et les tentations qui s'ensuivent. Sans doute on les reverra au retour ; mais alors le carnet de chèques se sera effeuillé, le portefeuille se sera allégé, et c'est autant de perdu pour la rue de la Paix, pour les grands hôtels et pour les théâtres.

Pendant que les diplomates, à l'occasion du premier jour de l'an, présentaient aux chefs d'Etat près lesquels ils sont accrédités ces compliments d'où l'imprévu est soigneusement banni, les peuples de France et de Russie se sont amicalement serré les mains par-dessus les frontières qui — si l'on peut risquer une métaphore aussi hardie — ne pouvaient réprimer une grimace d'amertume en voyant passer, sur le fil télégraphique, les souhaits de bonne année échangés entre régiments russes et régiments français. Les écoles militaires, puis les lycées ont suivi cet exemple, qui gagnera certainement les écoles primaires et même les crèches, dont les nourrissons s'of-



friront un jour la patriotique satisfaction de transmettre à leurs frères moscovites leurs premiers bégayements. Quel tableau !

Profitant des vacances parlementaires, nos principaux ministres se sont envolés vers les Rives d'Or ; M. Félix Faure, qui se souvient





des tribulations subies par lui l'an dernier, lorsqu'il voyagea à la suite de M. Bourgeois, ne les a pas suivis. Ces Excellences ont passé là quelques bonnes journées, à l'abri des interrupteurs et des solliciteurs. Vous me direz qu'ils auraient peut-être mieux fait de rester à Paris pour mettre un peu d'ordre dans leurs papiers et examiner les innombrables affaires dont les contribuables et les administrés attendent la solution; à quoi je vous répondrai que pour être ministre on n'en est pas moins homme, et que le sévère Méline lui-même éprouve parfois le besoin de chanter : « Ah! qu'il est doux de ne rien faire! »

M. Félix Faure a beaucoup chassé, principalement à Rambouillet qui paraît être devenu sa résidence favorite : les fâcheux souvenirs qui s'y rattachent devraient cependant le rendre méfiant à l'égard de ce château qui entendit sonner les dernières heures du règne de Charles X. Notre président fréquente en outre volontiers les chasses des riches particuliers de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne : le public en est informé d'abord par les communications fournies par l'Elysée et surtout par les énergiques mesures de police qui interceptent la circulation sur tout le trajet que doit parcourir M. Félix Faure pour se rendre à la gare. Nous sommes loin, hélas! de la simplicité impériale et royale de François-Joseph ou de Guillaume II qui, en dehors des cérémonies officielles, aimait à se promener sur le Carnterring ou Unter den Linden comme de bons bourgeois de Vienne ou de Berlin.

On raconte que, dans les hautes sphères administratives, il avait été question de retarder d'une semaine — c'est-à-dire jusqu'au 7 février — la fermeture de la chasse, sauf dans le seul département de la Seine-Inférieure. Cette mesure semblait logique aux courtisans qui la proposaient; elle ferait symétrie avec celle qui avait permis à M. Félix Faure d'inaugurer, huit jours avant tout le monde, dans cette région, l'année cynégétique : notre premier magistrat ayant eu deux ouvertures, n'avait-il pas droit à deux fermetures? L'entourage du président a été pris de scrupules, qu'a partagés d'ailleurs fort sagement M. Félix Faure, et la chasse fermera partout, même pour le président, le 31 janvier, à la chute du jour.

M. Doumer, apôtre infatigable des revendications sociales, commis-voyageur en impôts progressifs, taxes sur le revenu et appareils infaillibles pour la destruction du capital, ayant vendu son fonds à M. Méline contre un plat de lentilles dorées connues sous le nom de lentilles d'Indo-Chine, s'est embarqué pour rejoindre son poste de gouverneur; sa famille et un brillant état-major l'accompagnaient.



Il a, sans verser la moindre larme, laissé sur le rivage ses naïfs compains, ceux qui avaient cru à sa sincérité, qui s'étaient échauffés à ses discours enflammés, à ses vertueux emportements contre la corruption des ministres du jour.

En accomplissant cet acte, le jeune et hardi politicien a crânement posé les principes des mœurs républicaines modernes : les entêtements irréconciliables des vieilles barbes à la mode de 1848, qui préféraient la misère et l'exil au déshonneur de se vendre, refusaient les grâces et n'acceptaient pas les amnisties, cela, c'est vieux jeu, et il n'en faut plus. M. Doumer fera école, n'en doutez pas, et il n'est pas le dernier des radicaux auquel ses collègues chanteront, sur l'air de M. Dumollet : « Bon voyage, mon cher gouverneur ».

Peu de nouveautés dans les théâtres, qui ont vécu pendant la plus grande partie du mois sur leur vieux stock. Il faut noter cependant le succès de *L'Etranger*, à l'Odéon, œuvre sérieuse, hardie, attachante, dans laquelle l'auteur a su mêler discrètement l'élément comique. M. Germain paraît avoir définitivement conquis le public parisien. La pièce est jouée avec la conscience que les artistes de l'Odéon — second théâtre français — apportent à leur interprétation, et, quoique montée sans le secours de M. Antoine, elle est fort convenablement mise en scène.

La *Timbale d'argent* a retrouvé, aux Folies-Dramatiques, le succès qui l'avait accueilli aux Bouffes, il y a tantôt vingt-cinq ans. Le rôle de Molda, créé naguères par Judic, est très gracieux, rempli par Mademoiselle Blanche Marié, qui lui donne une saveur particulière.

Faut-il parler de ce divorce Chimay contre Ward, qui défraye les chroniques judiciaires et pour lequel un sage président de tribunal a interdit la publicité des débats? Le *Figaro illustré* a donné, au moment de son mariage, en 1890, le portrait de la princesse de Carman-Chimay, dessiné par Desmoulins. Le rédacteur de la notice qu'accompagnait ce portrait disait : « Miss Clara Ward n'a pas d'histoire. Elle est née aux bords du lac Michigan, où son père possède d'immenses forêts de pins ». Miss Clara s'ennuyait sans doute de « manquer d'histoire » : elle s'en est constitué une qui peut compter parmi les plus étonnantes et qui restera comme un inimitable modèle d'excentricité adultère. Abandonner bruyamment un galant homme, portant un des plus beaux noms de la noblesse européenne, pour enlever un ridicule et malpropre tzigane râcleur de czardas, cela, vraiment, n'est pas ordinaire, et c'est un record que l'ex-princesse détiendra longtemps.

Je soupçonne les électeurs de Pontarlier de cultiver la charge pince-



sans-rire; ils nous en ont donné la preuve en confiant le mandat de les représenter à l'Assemblée législative à un personnage de comédie, le docteur Grenier, musulman par goût, qui vient jouer à la Chambre le rôle du mamamouchi du *Malade imaginaire*. Je suppose que M. Grenier parle turc

comme M. Jourdain parlait latin, et je souhaite vivement que, pour égayer ses collègues, il prononce son « maiden speech » en une langue qui s'harmonise avec son burnous et ses babouches. Il est question, paraît-il, de lui interdire le port de ce costume, qui constitue cependant toute son originalité. Si vous l'en dépouillez, il redeviendra Grenier comme devant, c'est-à-dire un être identiquement semblable aux centaines de

docteurs de chefs-lieu de canton et de Grenier de sous-préfecture qui composent notre Parlement.

Les ingénieurs et les architectes ont pris définitivement possession de la partie des Champs-Élysées sacrifiée à l'Exposition de 1900. Ils ont déjà coupé ou enlevé quatre ou cinq cents arbres, ce qui constitue pour eux une jouissance sans égale : l'arbre est leur ennemi naturel, car il occupe une place qui leur semble bien mieux utilisée en y construisant d'afreux hangars fer, brique et verre, badigeonnés en bleu ciel, ou de prétentieuses et incommodes bâtisses. Le grand chef de l'Exposition, M. Picard, polytechnicien émérite.



ne possède pas les facultés inventives et les imaginations fastueuses de M. Alphand; c'est plutôt un esprit sévère. Aussi a-t-il cru bien faire en invitant le public à lui soumettre des projets d'attraction, étrangers d'ailleurs à l'art et au progrès industriels, mais destinés à attirer les badauds, quelque chose comme la grosse caisse qui tonitruait à la parade des baraques foraines. Le public, il faut bien l'avouer, a fait preuve d'une remarquable pauvreté d'esprit : tous les « clous » proposés à la commission que préside M. Mesureur sont ou



des puérilités ou des divagations d'inventeurs monomanes. Quoiqu'on fasse, on sera toujours obligé d'en revenir à cette mémorable rue du Caire, aux mignonnes danseuses annamites et aux robustes Arabes qui ont tant contribué au succès de la foire de 1889.

« Tout lasse, tout passe, tout casse », dit un proverbe formulé par quelque sage, désabusé de la vie. Le Chat Noir meurt et disparaît, après avoir vécu quatorze ans.

Le cabaret du gentilhomme Rodolphe Salis fut un foyer intellectuel qui occupera une place dans l'histoire littéraire et dans la psychologie des dernières années de ce siècle.

Comme l'a dit, dans ce recueil même, Xanrof, qui fut un des premiers apôtres de cette église, « au Chat Noir, — j'entends au Chat Noir de 1882, — le public et les poètes étaient si intimement mêlés,



en si parfaite communion de sensation d'art, que tous vibraient à l'unisson, ceux-ci donnant toute leur âme et toute leur fantaisie, ceux-là écoutant sans snobisme dédaigneux ».

La haine éternelle et violente de la jeunesse exubérante et généreuse contre le philistin rétréci, mesquin et timoré, cette haine qui animait les romantiques de 1830, la phalange du Chat Noir en avait recueilli la tradition. Mais elle l'avait modernisée; elle en avait émoussé la pointe, et ce n'était plus avec des dagues et des poignards moyenâgeux qu'elle attaquait l'ennemi : c'était avec l'ironie froide, l'implacable dédain, le manquement voulu à toutes les conventions sociales et réputées sacro-saintes; c'était son procédé pour se venger du bourgeois.

Le Chat Noir savait cependant rentrer ses griffes. A côté des chansons macabres de Jules Jouy et de Mac-Nab, il donna cette inoubliable *Épopée*, créée par Caran d'Ache, qui fut le point de départ du mouvement napoléonien où la France se console aujourd'hui de ses amertumes et de ses humiliations. Et quel frisson nous passait,

lorsque, au défilé final des grenadiers devant sa silhouette, dans l'obscurité des ombres chinoises, le chœur invisible criait : *Vive l'Empereur!* et que, de l'assistance noyée dans l'ombre, éclataient aussi des : *Vive l'Empereur!* très émus.

Adieu, mon bon Chat Noir. On me dit que tu t'embarques pour la Russie. Si cette nouvelle est exacte, tu diras à nos meilleurs amis les Russes que tu leur apportes le dernier spécimen de la nouvelle gaieté française; elle diffère de la vieille en ceci, qu'elle n'est pas gaie. Ils s'en étonneront, sans doute, mais tu leur expliqueras que, si nous avons cessé d'être aimables, badins et libertins comme furent nos ancêtres, c'est que notre société n'est plus celle d'autrefois, que la médiocrité la domine, qu'elle est gouvernée par des gens qui ne savent ni le latin ni le français, et que les hommes d'esprit et de cœur n'y trouvant plus leur place, se renferment chaque jour dans un silence dédaigneux.

Adieu donc, Salis, cabaretier d'âme chevaleresque et de verbe truculent, pars avec ton chat, auquel tu pourras chanter, sur l'air de *Lohengrin* :

Mon cygne aimé, combien, hélas! j'aurais voulu  
T'épargner ce dernier voyage!

Quelle exquise apparition que celle de cette Mabel Davidson, qui évolue en ce moment au Palais de glace! Elle est la fée du patin, se jouant de toutes les lois de l'équilibre, ou plutôt les bravant et les asservissant avec un merveilleux instinct physique. Elle glisse, vole, s'enivre de vitesse comme l'hirondelle, s'exalte de tournoiement comme les derviches et finit comme eux, dans une pâmoison. C'est l'almée, c'est la bayadère, c'est la gitane aux voluptueuses « habañeras », c'est la danseuse antique... c'est la femme accomplissant, à travers les siècles, les civilisations et les religions, la mission séductrice dont l'a chargée le Serpent et qu'elle remplit adorablement pour notre perte!

Au début de l'hiver nous avons eu le chapitre des chapeaux féminins; voilà que, aujourd'hui, à propos du centenaire plus ou moins authentique du chapeau haut de forme, revient la question de la coiffure masculine et que renaît, chez les gens de goût, l'espoir de voir disparaître notre infâme tuyau de poêle. Vœux superflus! Etant laid, incommode et coûteux, il durera et résistera à toutes les tentatives esthétiques.

LUTÉCIUS.



## Les Livres

Voici le dernier volume de la série consacrée par Imbert de Saint-Amand aux femmes qui, depuis Marie-Antoinette, habitèrent les Tuileries et qui toutes y trouvèrent une fin plus ou moins tragique. On attendait avec curiosité ce volume, *Louis-Napoléon et Mademoiselle de Montijo*, car la période du second Empire entre dans l'histoire : les passions se sont calmées, et l'on peut, sans crainte d'être conspué, dire avec l'auteur de ce livre « que l'œuvre de l'Empereur, quoique interrompue, a quelque chose de grand et que la démocratie fera peut-être un jour ce qu'un César n'a pas eu le temps de faire ». On peut raconter aussi quel roman d'amour fut le mariage de l'Empereur avec Mademoiselle de Montijo, roman qui fut applaudi par toute la France, et l'on peut aussi dépeindre l'irrésistible séduction de la souveraine, ses dévouements, son courage, sa dignité dans le malheur et l'immense deuil qui frappa son cœur de mère. Imbert de Saint-Amand, trop circonspect pour écrire un panégyrique, trop galant homme pour écrire un pamphlet, a fait là une œuvre de vérité qui viendra certainement en bonne place parmi les documents pour servir à l'Histoire du second Empire.

C'est aussi un bien précieux document que ce cinquième volume du *Journal du Maréchal de Castellane*, embrassant la période de 1853 à 1862. L'auteur s'y montre toujours aussi sagace, aussi fin, aussi libre de préjugés et de parti pris que dans les précédents volumes. Ce tome cinquième abonde en renseignements nouveaux et précieux sur l'empereur Napoléon III, l'impératrice Eugénie, le prince Napoléon, le jeune prince impérial, et sur les personnalités les plus en vue de cette époque : Saint-Arnaud, Canrobert, Vaillant, Pellissier, Magnan, Fould, Rouher, Emile Ollivier, etc.

Si intéressant que soit le livre, ses plus belles pages ne sont peut-être pas de la main du maréchal, mais de celle de la comtesse de Baulaincourt sa fille qui, en soixante lignes, raconte la mort de son père. Et ce récit, admirablement simple, est un des plus émouvants que je connaisse. Celle qui a écrit cela est bien la fille du grand soldat que fut le maréchal de Castellane.

M. Ernest La Jeunesse, qui s'est montré si sévère pour ses « notoires contemporains », n'est guère plus tendre pour ses contemporains obscurs et inconnus. La génération à laquelle il appartient, mais dont il diffère par bien des points, lui apparaît comme lamentablement avachie, veule et surtout sans but. Et M. La Jeunesse lui en propose un : *L'imitation de notre maître Napoléon*. Je ne sais si cet appel sera entendu par les adolescents français : ce serait assez dangereux, car si les cent et quelques mille fils de petite et de grande bourgeoisie que, chaque année, les baccalauréats lancent dans la vie sociale réussissaient effectivement à être des petits Bonapartes et se continuaient en Napoléons, l'univers, y compris les Afriques récemment explorées, ne suffirait pas à leur expansion. Dans la première partie de son livre, M. La Jeunesse se contente d'un style à peu près intelligible, mais à mesure qu'on tourne les pages, peu à peu cela se gâte, l'auteur ayant emprunté sans doute aux écrivains japonais leur manière, qui consiste à juxtaposer les idées principales, en supprimant les idées intermédiaires que le lecteur, supposé très intelligent, doit fournir de lui-même. C'est subtil de la part de l'auteur, mais un peu pénible pour le public non préparé.

Je suis heureux de pouvoir enfin écrire, à la suite du nom de André Theuriot, les mots « de l'Académie française ». Son nouveau volume : *Contes de la Primevère*, m'en donne l'occasion. Les éditeurs, dit-on, n'aiment pas les recueils de nouvelles; il paraît que cela n'attire pas le lecteur. Et cependant, quoi de plus aimable et de plus confortable à lire qu'une suite de petits romans, de paysages, de rêveries, qu'on feuillette comme un album, qui vous laissent dans



l'esprit comme une polyphonie d'impressions ? Et cela n'est-il pas vrai surtout pour un livre de Theuriet ?

Les nouvelles générations — je parle des littéraires — possèdent sur Mérimée d'assez fausses idées, qui ne sont pas à l'avantage du maître : on le considère volontiers comme un sceptique, un sec, un ironique, un athée, courtisan du tyran et en même temps libéral, bref, un assez vilain monsieur. Le volume de *Correspondance inédite*, publié chez Calmann-Lévy et que présente au public Ferdinand Brunetière, réconciliera bien des gens avec Mérimée. La Correspondante voilée à qui sont adressées ces lettres a sans doute influé par sa situation sociale ou par sa séduction morale sur le style et la pensée de Mérimée, qui devient ici, comme le remarque fort justement Brunetière, « un Mérimée décent, respectueux, parfois même mélancolique ». J'ajouterai que cette correspondance est écrite dans le plus excellent style épistolaire, pleine d'anecdotes, de pensées, de traits délicats et d'amusants croquis.

Je professe une certaine méfiance à l'égard des explorateurs, personnages audacieux qui ne trouvant pas, sur le continent européen un théâtre assez vaste pour leur activité, se lancent dans des excursions africaines d'où résultent parfois pour la métropole des difficultés qui se soldent par des milliers d'existences humaines et de nombreux millions. Heureusement, M. Edouard Foà n'est pas de cette école : c'est un explorateur paisible, qui n'a la prétention de rien conquérir de vive force : il a parcouru le Sud-Afrique *Du Cap au lac Nyassa*, à travers des peuplades accoutumées déjà au contact de l'Européen. C'est plutôt une excursion — un peu difficile — qu'une véritable exploration. Ce volume, édité par Plon et Nourrit, est plein de renseignements et de pittoresques indications ; le texte est complété par une carte, des illustrations, des conseils sur la manière de voyager dans ces régions et — comble de précaution — d'un vocabulaire tchinoungoué-français, qui permet au touriste de retrouver son chemin et de se faire servir à dîner. J'ajouterai que le livre de M. Foà sera lu avec intérêt par tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux mines d'or, car l'auteur a visité Johannesburg, Pretoria, le Transvaal.

Mary Summer n'est point de notre siècle ; elle est du dix-huitième, dans lequel elle vit sans pédanterie documentaire, gaiement et librement ; les gens, les choses, les lieux lui sont familiers, et lorsque, pour un de ses volumes elle choisit un sujet, elle me fait l'effet d'une modeste aux doigts de fée qui assemble toutes sortes de brimborions, plumes, fleurs et rubans, et en quelques instants vous montre un délicieux chapeau. *Le Roman d'un Académicien* est ainsi conçu et l'on prend grand plaisir à le lire. M. Augustin Filon a écrit, pour présenter au public le nouveau livre de sa sœur, une exquise préface qui apprendra à ceux qui ne le savent déjà, que ce modeste et érudite écrivain est un brave cœur et un grand esprit.

La jolie collection polychrome de la librairie Charpentier-Fasquelle vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Le Trésor d'Arlequin*, d'Alphonse Daudet, dont le texte, bien connu, est accompagné d'exquises aquarelles de notre collaborateur et ami Laurent-Dessous. L'artiste a su rendre avec un rare bonheur la grande poésie des vastes paysages de la Crau. Malgré son prix modique, ce livre est irréprochable au point de vue de l'exécution matérielle.

La précieuse série des petits volumes illustrés de la librairie Calmann-Lévy vient de s'accroître de deux œuvres célèbres, je pourrais dire classiques. D'abord *Les trois Dames de la Kasbah*, de Pierre Loti, étonnante odyssée de six matelots en bordée qui s'égarent dans les quartiers mal famés d'Alger. M. Courtellemont, l'explorateur de La Mecque et excellent photographe, a reconstitué les principales

scènes du livre au moyen d'instantanés très artistiquement reproduits en typographie ; puis *Colomba*, l'immortelle Corse de Mérimée que G. Vuillier a parsemée de fins dessins pris sur nature.

En lisant les *Souvenirs d'Enfance*, de Munkacsy, il m'a semblé entendre ce bon géant, à la figure d'ogre débonnaire, racontant, de sa voix un peu empâtée et dans son langage franco-magyar, les misères et les espérances de sa jeunesse. Une amusante préface de Boyer d'Agen accompagne ce livre, où les nombreux amis et commensaux de Munkacsy trouveront en outre une amusante photographie représentant le maître en costume hongrois, avec de belles bottes... naturellement.

Avec un soin pieux, Willy recueille chaque année, en un volume, les sensationnelles « Lettres de l'Ouvreuse » que publie un grand journal du matin et qui rend un compte sévère, mais juste, des divers événements musicaux survenus dans les concerts et dans les théâtres. Pour cette auguste besogne, Willy s'adjoint volontiers un illustrateur : pour le présent recueil, calemboursquement intitulé « *Notes sans portées* », a demandé une série de dessins à José Engel, qui a croqué fort spirituellement les plus notoires habitués du Concert Lamoureux et du Concert Colonne. Je n'ai pas ici à faire l'éloge de Willy. Comme les clowns des pièces de Shakespeare, il cache, sous ses bouffonneries et ses coq-à-l'âne, une profonde connaissance du cœur humain et une haine implacable du snobisme. J'ajouterai qu'il est un parfait musicien qui connaît tous les secrets du métier.

Séverine vient de réunir en un volume : *En marche !!!*, publié chez Simonis Empis, son labeur de journaliste pendant l'année 1896. Quelle terrible lutteuse, toujours à l'état aigu, âpre et violente jusque dans ses attendrissements, et ne pouvant s'empêcher de mordre, même lorsqu'elle caresse. Il y a de beaux élans, dans ce livre, de larges mouvements de pitié pour les humbles, de farouches invectives pour les puissants et des tombereaux d'injures pour les fourbes.

La *Librairie d'éducation de la Jeunesse*, a chargé notre collaborateur Léo Claretie de diriger la publication d'une très intéressante et très utile série intitulée : *Les Classiques de la Jeunesse*. Cette collection est composée dans le but de « faire connaître les auteurs de la façon la plus complète, sans courir le risque d'égaler leur lecture vers des sentiers prohibés ». Le premier volume, consacré à Molière, est précédé d'une introduction qui renseigne le jeune lecteur sur l'auteur qu'il va lire et le familiarise avec lui. De très amusants et très exacts dessins d'Henri Pille égayent ce livre, qui n'est pas un livre de classe, mais de récréation.

M. Emile Cottinet a réuni en un volume, sous le titre de *Poèmes du Temps*, un certain nombre de pièces écrites par son père, notre regretté collaborateur Edmond Cottinet. C'était un esprit fin, un cœur chaleureux, une âme profondément honnête. Toutes ces qualités se retrouvent dans ce recueil, plein de beaux vers, bien sains et bien purs.

Le *Tout-Paris*, annuaire de la société parisienne, vient de faire paraître son édition de 1897.

C'est un service que de signaler cet élégant et très utile ouvrage qui publie les noms et adresses de 30,000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la colonie étrangère, à la haute bourgeoisie, en un mot au monde politique, artistique et littéraire.

Ces renseignements, classés par noms et par rues, sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, fort intéressant, des plans des théâtres, etc. Le tout forme un beau volume de 800 pages, relié, du prix de 12 francs. A. La Fare, éditeur, 55, Chaussée-d'Antin.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve des gerçures, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

### PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

(DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (DIMANCHES COMPRIS).

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir. — Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin ; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir ; Victoria, 10 h. mat. et 8 h. 50 soir. — Arrivées à Paris Saint-Lazare : 7 h. soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1<sup>re</sup> classe, 43 fr. 25. — 2<sup>e</sup> classe, 32 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1<sup>re</sup> classe, 72 fr. 75. — 2<sup>e</sup> classe, 52 fr. 75. — 3<sup>e</sup> classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (w. c. toilette, etc.), sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

## CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### CARNAVAL DE NICE DE 1897

Train de plaisir de Paris et de Lyon à Marseille et à Nice.

Sejour facultatif à Marseille. — Six jours à Nice.

Prix du voyage (aller et retour) : de Paris, 90 fr. en 2<sup>e</sup> classe ; 60 fr. en 3<sup>e</sup> classe. de Lyon, 50 fr. » 30 fr. »

aller. — Départ de Paris : le 24 février, à 10 h. 43 matin ; départ de Lyon : le 24 février, à 9 h. 45 soir ; arrivée à Marseille : le 25 février, à 4 h. 17 matin ; départ de Marseille : le 25 février, à 4 h. 27 matin ; arrivée à Nice : le 25 février, à 9 h. 11 matin.

Retour. — Départ de Nice : le 3 mars, à 11 h. 50 matin ; arrivée à Lyon : le 4 mars, à minuit 53 ; arrivée à Paris : le 4 mars, à midi 30.

NOTA. — Les voyageurs auront, à l'aller, la faculté de s'arrêter à Marseille

et de se rendre ensuite à Nice par tous les trains ordinaires (sauf les express) pendant les journées des 25 et 26 février. Passé cette dernière date, ils perdront leur droit au parcours de Marseille à Nice, mais ils pourront reprendre le train de retour à son passage à Marseille.

On pourra se procurer des billets pour ce train de plaisir, tant à Paris qu'à Lyon, à dater du 1<sup>er</sup> février.

Pour plus de renseignements, voir les affiches publiées par la Compagnie.

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets de famille, de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, comportant une réduction de 20 % à 40 %, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 30 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro Illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège, ainsi que les reproductions des illustrations, lesquelles sont sa propriété exclusive.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Roussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



L. DUSSEUIL



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1897 by Roussot, Valade & Co.

MIREILLE

Ayuntamiento de Madrid









## MIRZL

C'ÉTAIT en mai ; je parcourais les forêts des ramifications est du Todtes Gebirge (1). Mes excursions n'étaient guère favorisées par le temps : une maligne queue d'hiver s'était abattue sur le pays et avait couvert de neige les jeunes pousses des hêtres. Tout à la fin de mon séjour seulement, les rideaux grisâtres des nuages se déchirèrent et quelques rayons de soleil illuminèrent ce paysage printanier blanc et vert.

Aussi, rien d'étonnant si ce dernier jour, au repas de midi, nous fîmes halte plus longtemps que de coutume, vis-à-vis des cimes de l'Edhorn qui se dégageaient des nuages à leur tour. Comme c'est l'usage parmi les « vestes vertes » (2), la conversation tomba aussitôt sur la chasse, et tandis que nous faisions honneur aux provisions contenues dans nos carniers, mon compagnon me raconta la simple et poignante histoire qui suit.

Bien souvent depuis je me proposai de la redire quelque part ; mais chaque fois que je pris la plume, je fus arrêté par le sentiment que j'allais lui enlever le parfum qui l'environnait là-bas, dans son paisible lieu d'origine, sous l'abri des montagnes discrètes. Il me semblait qu'il en serait de mon récit comme de ces fleurs, fraîches de rosée et embaumées, qu'un touriste cueille sur l'Alpe pour les montrer à ses amis de la ville.

Pourtant, narrons-la, cette histoire, telle qu'elle me fut contée, telle que le curé du village me la confirma ensuite dans tous ses détails.

Qui a visité une fois la vallée de Lärchenstein n'a pas oublié la pyramide rocheuse dressée puissamment du côté du levant, à l'horizon, et qui sert d'avant-garde au fier groupe de l'Edhorn. A l'ouest de cette montagne s'allonge le massif appelé, du nom de sa plus haute cime, le Hochzirmgebirge, imposante muraille calcaire toute déchirée d'abîmes, de crevasses et de pics.

Au pied de cette chaîne, dans l'entourage paisible d'une sombre forêt et d'un vert domaine de champs, de vergers et de prairies, git une ferme isolée : c'est le bien du paysan que dans la contrée on appelle l'« Almbauer ». Son modeste aspect extérieur ne trahit pas l'aisance de son propriétaire. Pourtant, l'« Almbauer » est un Crésus rural : il possède un terrain de plus de 2,400 joch (3), qui, bien que composé en majeure partie de forêts et de pâturages, est cependant, par son étendue, supérieure à mainte propriété seigneuriale.

(1) Massif de montagnes en Styrie.

(2) Terme familier par lequel les gardes forestiers, en Autriche, se désignent entre eux, à cause de la couleur de leurs vêtements.

(3) Ancienne mesure de terrain équivalant à 57 ares 55.

Parmi les prérogatives d'un bien semblable, à condition qu'il forme un ensemble ininterrompu, se trouve le droit de chasse. C'est ainsi que les possesseurs de l'Almhof avaient, depuis 1849, profité de l'occasion qui leur était offerte de jouir d'un abondant gibier de toute sorte : cerfs, chamois, coqs de bruyère.

La vallée de Lärchenstein est de climat rude, et la mauvaise saison y est fort rigoureuse. En 1876, dès le mois de novembre, l'hiver dressa ses blanches tentes jusqu'au fond de la vallée. A la Saint-André, il est vrai, d'abondantes averses le repoussèrent jusqu'aux chalets de la montagne, mais un vent d'est violent et âpre, saisissant brusquement la neige sur les hauteurs, en fit un véritable glacier.

A cette époque, le rut des chamois touche à sa fin ; mais à ceux que saint Hubert veut favoriser particulièrement il envoie encore à ce moment, à portée de leur fusil, une « barbe de chamois » (1) pour orner leur chapeau.

Le vrai chasseur, dans les Alpes, doit avoir sa « barbe de chamois ». Sepp, l'unique rejeton masculin de l'« Almbauer », soupirait après ce trophée. Novembre s'était écoulé sans lui avoir permis de réaliser son désir ; maintenant, la fête de la Notre-Dame de décembre était passée à son tour, et Sepp se disait que c'était le moment suprême d'entreprendre cette chasse hardie. Cela ne lui laissait plus de repos : il lui fallait aller conquérir sa première « barbe de chamois » en dépit des éléments et des lois pour la protection du gibier.

On était au 9 décembre ; le déjeuner était terminé, l'« Almbauer » était encore assis devant la table en bois d'érable qu'on venait de débarrasser. Sepp, robuste garçon de seize ans, s'approche alors, peu sûr de gagner sa cause, froissant son bonnet dans ses mains d'une façon embarrassée :

« Père, je voudrais aujourd'hui aller à la recherche d'un chamois, si vous le permettez. Si je ne le fais maintenant, c'est fini pour cette année ; » et son visage, à ces mots, s'éclaircit d'une lueur d'obstination.

« Ah ! voilà une belle idée ! » réplique l'« Almbauer » en toisant son héritier des pieds à la tête. « Attends que la barbe te pousse à toi-même, alors il sera encore temps de penser à ta barbe de chamois. Avec cette neige épaisse et ce verglas dans le Zirmgebirge, ce serait vraiment tenter le bon Dieu. Non, non, chasse-toi cela de l'esprit, Sepp ! »

Sepp n'abandonne pas la partie. Il tiraille encore un moment son chapeau et, sans regarder le père qui continue à fumer tranquillement sa pipe, il murmure à part lui :

« C'était bien la peine de travailler tous ces jours-ci comme un cheval ! Maintenant, je ne me donnerai plus jamais de mal en vain ! »

(1) On appelle ainsi une touffe prise dans la bande de poils sombres à extrémité claire qui couvre l'échine des chamois.



— Voyez-moi l'insolent garçon ! » interrompt énergiquement le paysan. « Ne vois-tu donc pas toi-même pourquoi je te fais cette défense ? Pas un chasseur, fût-ce le diable en personne, n'oserait monter par ce temps, là où sont les chamois. Je ne serais pas ton père si je te le permettais. Mais, assez causé. Ote tes vêtements de chasse et va travailler ; il y a assez à faire à la maison. »

L'« Almbauer » a à peine fini de parler et commence à battre le briquet pour rallumer sa pipe éteinte, quand sa femme, une paysanne d'air important et satisfait, entre dans la chambre à l'atmosphère lourde d'orage. Elle paraît informée des plans du garçon. Le père, aussitôt qu'il l'aperçoit, laisse son briquet et semble savoir d'avance, d'après le cours habituel des choses, en faveur de qui elle intervient. L'« Almbauer » est un habile fermier en ce qui concerne champs et forêts, mais sur la maison, sur les domestiques et — avouons-le tout de suite — sur lui-même, c'est la « Bæuerin » qui règne. Maintenant il frappe sa pipe de bois pour la vider, comme



pour indiquer qu'il se rend sans conditions. C'en est fini avec son éloquence ; en revanche, sa puissante moitié, écartant ses robustes bras aux manches retroussées, et se campant les poings sur les hanches, déploie la sienne avec l'assurance de la victoire.

« Je sais ce qui s'est passé, » commence-t-elle ; « tu n'as pas besoin de me le dire, Sepp. Le père ne t'accorde pas ta barbe de chamois. » Et, se tournant vers le fermier, elle continue : « Le Sepp, Almbauer, n'est plus un enfant. S'il en était un, les chamois pourraient rester en repos. Parce que la chasse ne t'amuse plus, tu voudrais aussi l'en dégoûter. Laisse, on connaît cela. Tu grognes parce qu'il ne trouve aucune montagne trop sauvage ni aucun temps trop mauvais. C'est justement à cause de cela que je n'ai aucune crainte. Le garçon est plein de santé et de verdeur, et il est capable de se tirer d'affaire. A quoi nous sert d'avoir le droit de chasser dans le Zirm, si personne n'ose y grimper à la poursuite du gibier ? Voilà que le garçon s'est réjoui toute l'année à la pensée de sa barbe de chamois, il a travaillé comme il faut, et tu voudrais qu'il reste derrière le poêle à faire des bûchettes ? Non, je ne suis pas de cet avis-là. Le Sepp doit avoir sa récompense. Aujourd'hui, on fera comme je veux, c'est entendu. »

« Aujourd'hui » peut étonner le paysan, car ces cas exceptionnels se sont toujours répétés de la même façon depuis qu'il

possède l'Almhof. Tout ce qu'il a à répliquer à la paysanne, est un murmure de colère contenue, tandis qu'il se lève brusquement de dessus sa chaise et quitte la chambre en fermant la porte d'une façon assez significative. L'« Almbauer », en de telles circonstances, a coutume de chercher un refuge près d'une grosse bouteille reposant sur une planche enfumée et contenant le produit distillé des baies de genièvre qui poussent dans ses propriétés. Cette fois-ci également, une bonne gorgée de ce vase de consolation lui fit retrouver l'équilibre de ses sentiments.

Avec un « Dieu vous le rende, mère ! » Sepp était sorti immédiatement sur les talons du père et s'était hâté d'aller chercher, parmi les valets de la ferme, un compagnon pour son audacieuse expédition. Mais ceux-ci ou bien étaient du parti du père, ou bien n'avaient vraiment pas le courage de suivre le téméraire garçon. Godl prétextait ses pieds gelés, Florl de terribles maux de reins, Mark sa propension au vertige, Stach une assignation pour braconnage ; Hansl n'était pas très disposé à parler, mais il révéla enfin que lui aussi était cité en justice, et pour une affaire galante. D'eux tous, un seul peut-être fut tout à fait franc : le berger, qui déclara carrément ne pas oser.

Sepp, déçu, rentra à la maison. Mais lorsqu'il aperçut sa sœur Mirzl (1), ses traits reprirent aussitôt leur enjouement.

Mirzl était assise à son rouet, non loin du poêle. C'est une jeune fille de dix-huit ans, florissante de vie ; ses traits manquent de délicatesse mais sont réguliers ; son teint est foncé comme ses cheveux, qui tombent sur ses épaules en nattes épaisses ; sa taille, robuste et bien arrondie, laisse reconnaître en elle une fille des Alpes. L'éclat de ses yeux bruns est atténué par l'ombre de longs cils et par un reflet particulier respirant la douceur. Mirzl a passé maint été sur l'Alpe. La haute montagne, où sont les chamois, ne lui est pas inconnue ; elle a même pris déjà la carabine en main et éprouvé la tranquillité de son bras, la sûreté de son œil. C'est, à coup sûr, une véritable enfant des montagnes, toute pleine d'un amour passionné pour celles de son pays, captivée par tous les attraits dont la nature les a parées. Et cependant, aujourd'hui, elle craint d'exaucer l'impétueuse prière de son frère ; elle voudrait, peut-être aussi pour son père, le détourner de ce projet.

« Sepp, as-tu déjà oublié ce que tu me racontais il y a une heure ? » dit-elle en se retournant vers son frère bouillant d'impatience, et en lançant à sa mère un regard expressif. « J'étais, — m'as-tu raconté, et je dois le répéter devant la mère, — j'étais dans le Zirmgebirge à la poursuite du chamois, quand brusquement un grand homme osseux, au visage blanc comme du fromage et aux joues toutes décharnées, me barra le chemin. L'homme me fixa de ses yeux vitreux puis s'abattit soudain devant moi de telle façon que ses os craquèrent ; il était mort. Ne m'as-tu pas raconté cela, Sepp ? Si pourtant ce rêve était un mauvais présage ou un avertissement envoyé par le bon Dieu ? Est-ce que tu n'es pas inquiet en y pensant ? Réfléchis bien, cher Sepp ! Et si malgré cela tu veux te mettre en chemin, dis-le, je ne te laisserai pas aller seul. Même si la montagne est aujourd'hui trop rude pour tout

le monde, Mirzl ira avec toi : Dieu n'abandonnera pas une faible fille !

— Folle superstitieuse ! » gronde la mère. « Tu ne sais pas ce que les savants disent ? Songes sont mensonges. Si quelqu'un avait entendu ton bavardage, Mirzl, tu devrais rougir. Mais j'ai assez de ces longues discussions. Si cela vous va, mettez-vous vite en chemin ; la journée est courte, et à cinq heures il vous faut être de retour. Je vais vous préparer votre sac. »

L'intrépidité de la paysanne fait pencher la balance. Le frère et la sœur s'équipent aussitôt pour le départ, et en un clin d'œil ils sont prêts, la courte carabine sous le bras, le solide bâton pointu dans la main droite.

Ils se rendent ainsi vers la mère, qui les considère complaisamment, et Sepp endosse le sac rebondi. L'« Almbauer » se tient à l'écart, grognant. Il n'a pas répondu au salut de ses enfants, mais la mère, avec un joyeux « Dieu vous garde ! » les met en chemin.

Il était huit heures du matin lorsqu'ils partirent. La fermière s'en alla travailler dans la maison ; le père, au contraire, sortit, mais de façon à ne pas rencontrer ses enfants. Les valets et les servantes chuchotèrent encore quelque temps à propos de

(1) Abréviation familière de « Marie », en Autriche.



l'événement du matin, mais le sujet fut vite épuisé. Bientôt, tout fut tranquille partout dans la métairie. Seul, le chevrottement des brebis ou le mugissement des bœufs se fit entendre de temps à autre dans les étables, comme d'habitude.

Sepp et Mirzl avancent alertement. Le ciel est couvert d'une voile de brume grisâtre, mais les montagnes se dessinent nettement à l'horizon encore sombre. L'air est absolument calme. Une tranquillité pénible est appesantie sur la contrée; chaque branche qui se brise, chaque caillou qui roule, chaque source qui coule, en un mot la moindre pulsation de la nature est perceptible. Ces jours-là, dans la montagne, quand on s'arrête, on entend les battements de son cœur dans sa poitrine.

Nos voyageurs abordent la pente par où, tout près derrière la ferme, la montagne descend à pic dans la vallée. Ils montent en silence, plus haut, toujours plus haut, plus avant, toujours plus avant, dans la solitude sans arbres, rigide, des rochers, de la neige et de la glace.

Doucement, pour ne pas faire fuir le gibier qu'ils guettent de tous côtés, ils continuent vigoureusement leur ascension. S'ils parlent, c'est avec le plus léger chuchotement; puis la montée recommence toujours plus avant, plus haut, plus à pic.

Ils ont gravi déjà une hauteur considérable; Sepp s'arrête un instant, appuyé sur son bâton de montagne; sa sœur, qui grimpe attentivement à sa suite, lui dit alors: « Sepp, ne serait-il pas temps de faire halte? »

Le jeune homme tire sa lourde montre d'argent; elle indique onze heures et demie. « Tu as raison, voilà déjà plus de trois heures que nous montons fortement, et bientôt nous serons à la passée des chamois. Il vaut mieux déjeuner auparavant. »

Le lieu de la halte est vite choisi. Dans le sac, bien rempli, on n'a pas oublié la consolatrice du père, l'eau-de-vie de genièvre réconfortante. Tout en faisant bravement honneur au repas, tous deux discutent à voix basse les chances de l'entreprise. Mirzl trahit quelque impatience, elle compte les heures qui les séparent de la tombée du jour.

« Nous devons être de retour à la maison à cinq heures, a dit la mère, Sepp! »

— En descendant, cela va trois fois plus vite, nous avons encore assez de temps, » réplique son frère pour la tranquilliser.

« Je n'ai pas encore aperçu le poil d'un seul chamois là où d'ordinaire, dans la saison du pâturage, ils viennent brouter par troupes. »

— Il nous faut monter encore plus haut! »

Sepp boit un bon coup à la fiole de genièvre et continue: « Plus haut, plus haut! Alors tu verras un mâle noir comme le diable se montrer sur la neige; là, je lui en brûlerai une d'une si belle façon qu'il en fera la culbute, je le gage, Mirzl! Ensuite, nous le descendrons au chalet. Nous ne pourrions, il est vrai, aller plus loin aujourd'hui; mais s'il est trop tard, eh bien! il y a de quoi nous reposer là. »

— Oui, oui, Sepp, dit Mirzl, cela ira s'il ne se passe pas trop de temps avant que nous apercevions un chamois et que tu le touches. Mais nous avons oublié une chose, les crampons pour les souliers. Regarde, chaque pierre a sa croûte de glace. »

Mais rien n'inquiète Sepp. « Bah! » dit-il en tranquillisant sa compagne, « nos souliers sont neufs et leurs clous tranchants. Il ne nous arrivera rien, à condition seulement que le brouillard ne s'étende pas sur les montagnes. » Et, pour vaincre ce doute, il saisit de nouveau la bouteille d'eau-de-vie.

« Ne bois pas plus qu'il n'est nécessaire pour te donner des forces, Sepp. Nous avons besoin aujourd'hui d'avoir la tête

solide et les jambes souples. Il est temps d'ailleurs de nous mettre en marche. De quel côté allons-nous? »

A ces mots, la jeune fille se lève brusquement et, domptant son inquiétude, saisit vivement la carabine et l'alpenstock. Son frère en fait autant et indique le chemin.

Il est midi.

Infatigables, ils gravissent encore une heure les pentes roides, toujours plus roides, tandis que la neige et la glace forment des amas durcis sous leurs semelles. Ils ont atteint une hauteur de plus de 4,000 pieds et s'engagent maintenant dans la direction de l'Eislug et du Brandfleck, non loin du Hochzirm. Là, l'impétueux chasseur espère un succès certain. Son visage brûle, non seulement de la fièvre de l'impatience: l'eau-de-vie y est bien aussi pour quelque chose.

Il semble que les nues, quoiqu'elles se tiennent toujours élevées, s'épaississent graduellement; le vent des hauteurs les fouette pêle-mêle, tandis qu'en bas l'air reste calme.

Pas de gibier, nulle part.

Ils sont maintenant au bord d'une pointe de roc dentelée, sous laquelle un tapis de neige s'allonge en plan incliné. Sepp tire pour la seconde fois sa montre. Il est une heure après midi.

« Comme tout est tranquille ici! et cependant le temps fuit aussi vite que les nuages chassés là-haut par le vent. Le Hochzirm met aussi sa calotte de nuées, » remarque le jeune garçon, toujours avide de sa proie, mais peut-être moins sûr de la victoire. « Je vais sauter là, sur le champ de neige, Mirzl; s'il me porte, saute après moi. »

Elle l'exhorte à la prudence, le cœur oppressé: la vision du rêve de son frère, présage de malheur, vient de se lever dans son âme.

« Qu'as-tu, sœur? tu te trouves mal? Mon Dieu! reprends ta présence d'esprit! »

— Ce n'est rien, cher Sepp, c'est seulement comme un vertige qui m'a saisie... et le rêve..., non, non..., tout est déjà passé. »

Sepp n'est pas ivre, mais plus excité qu'il ne faudrait en ce moment; il remarque à peine l'oppression de sa sœur: « Cou-

rage, Mirzl! remets-t'en à moi! » Et, saisissant fermement des deux mains son bâton, il s'enlève et décrit un large saut sur le champ de neige recouvert de glace.

Il ne perçoit plus bien le « Dieu te protège! » de sa sœur. Il s'abat... se relève... saisit le bâton... et glisse de nouveau. Avec la rapidité de l'éclair, la loi de la pesanteur précipite l'effroyable chute irrésistiblement, plus vite, plus vite encore. Maintenant on ne voit plus qu'un nuage de neige et d'éclats de glace tournoyant en bas avec une furieuse rapidité. De ce tourbillon jaillit un éclair de flamme, un bref coup de feu le suit, que les échos se renvoient avec un roulement de tonnerre, — et puis tout est tranquille, d'une tranquillité de mort, comme ç'a été toute la journée.

Sur l'arête se tient debout, blême et rigide comme les rochers qui l'environnent, Mirzl. Son regard est tourné fixement vers le point qui renferme l'affreux tableau.

Un aigle décrit, haut dans les airs, au-dessus de l'endroit sinistre, des cercles inquiétants.

Aucune défaillance ne saisit la courageuse enfant des montagnes. Émouvant jusqu'aux moelles, son appel retentit à travers l'étendue sauvage et déserte: « Mon frère! » Puis elle se ressaisit et dresse son plan. Elle connaît la place depuis l'été précédent. Elle sait que

cette étendue de neige se termine par une muraille abrupte, bordée d'une étroite saillie. Elle sait et se dit maintenant en frissonnant que plus loin bâille un précipice, profond de plus de deux cents mètres. Elle sait qu'il gît maintenant broyé, en bouillie, au fond de ce gouffre, si cette saillie ne l'a pas retenu.





Sous l'impression de cette effroyable pensée, elle laisse échapper un torrent de larmes. Et une prière, comme jamais plus fervente peut-être n'a monté vers le ciel, jaillit de sa poitrine et s'élance vers le Maître miséricordieux : « Mon Dieu ! sauvez mon frère, mon frère unique ! »

Puis tout redevient tranquille, presque plus tranquille encore qu'auparavant.

Soulagée par ses larmes, fortifiée par sa prière, l'héroïque fille se relève maintenant. Une seule pensée la domine : si le salut de son frère est possible, c'est entre ses mains qu'il est remis. Par de longs détours, sans souci d'aucun obstacle, ne sentant ni fatigue ni douleur, elle se hâte vers le lieu où ce sauvetage l'appelle.

Comme une chèvre, elle grimpe à travers les rochers hérissés d'écueils, évités des plus hardis chasseurs, comme guidée par une main invisible. Fiévreusement elle se rapproche de l'endroit si ardemment désiré qui renferme tant de douleur ou de bonheur, de crainte ou d'espérance, — la vie ou la mort.

Elle a enfin atteint la saillie au-dessus de la première muraille... Là, son frère git, sans mouvement, tout au bord du noir gouffre béant. Il est couché sur le visage, le corps enfoncé dans la neige. Le bâton est fiché d'une façon singulière près de lui, perpendiculairement dans le sol. Le fusil a disparu.

Avec un cri : « Sepp, mon frère ! » la fidèle Mirzl tombe à genoux devant lui. Puis elle le retourne, le couchant sur le dos, et... comme elle s'approche de ses lèvres... un cri de joie s'arrache de sa poitrine : il respire, il vit ! L'haleine est faible et il a perdu connaissance, mais le corps est chaud, le cœur bat.

Elle l'appelle encore et encore par son nom, tantôt fort, tantôt doucement, du plus profond de son cœur à elle, qui bat si violemment. Enfin, il ouvre un œil, l'autre est gonflé de sang ; et dans l'effrayant silence de ce jour de malheur, Sepp pousse distinctement le mot, le seul mot qui pour elle en ce moment dit tout : « Mirzl !... » Il veut passer son bras autour du cou de sa sœur, mais le bras retombe avec une mortelle faiblesse.

Mirzl voudrait prolonger pour son frère cet état conscient, mais tous ses efforts sont vains ; elle voudrait l'enlever de cette place dangereuse, mais l'espace sur ce rebord mortel est si étroit qu'elle ne l'ose pas. Et pourtant, elle doit l'abandonner pendant des heures pour aller chercher du secours. Comment le préserver pendant ce temps — une éternité dans sa situation — du froid glacial, des ombres guetteuses de la mort ?

Elle réfléchit, réfléchit... Tout à coup une pensée de salut traverse son cerveau brûlant. Elle se déshabille, ne gardant que sa longue chemise de toile rude, et enveloppe de ses vêtements le corps de son frère chéri. Et pour qu'il ne roule pas en bas, elle fixe profondément à côté de lui, dans la neige durcie, le bâton ferré. Elle trace un signe de croix sur le visage ensanglanté et recommande son frère à la protection de la Vierge ; puis elle se relève, ses cheveux ondulant comme un manteau sur sa nuque et son dos. Encore une prière intérieure vers le ciel, déjà envahi par le crépuscule, encore un regard à son frère ; puis, à pas précipités, comme portée par les esprits protecteurs de son âme pure, elle se hâte, dans le frisson de la nuit tombante, hors d'haleine, vers la maison paternelle.

Dans l'incroyable espace d'une heure, elle arrive à l'Almhof, les cheveux flottants, haletante, inondée de sueur et de larmes.

Le feu inquiétant de la fièvre enflamme ses joues ; mortellement épuisée, elle se laisse tomber dans la chambre sur le fauteuil du père. Ses parents, les domestiques se tordent les mains et la conjurent de leur donner un renseignement. Elle lutte pendant des minutes pour recouvrer l'haleine, jusqu'à ce qu'enfin elle pousse ce mot : « Sepp ! »

On le croit mort. La courageuse fermière a désappris toute

son opiniâtreté : elle laisse volontiers son homme poser une lourde main calleuse sur ses épaules pour la calmer. Valets et servantes se tiennent debout, sans paroles. On n'entend que le tic-tac de la vieille horloge.

Pendant ce temps, Mirzl a recouvré suffisamment d'haleine et s'est remise assez pour raconter, en phrases entrecoupées, avec des mots qui se mangent précipitamment les uns les autres, l'affreuse histoire ; enfin, reprenant tout son courage, elle excite ardemment à l'œuvre immédiate de sauvetage.

Le fermier et la fermière, plus unis qu'ils ne l'étaient le matin, s'empressent, avec les soins les plus tendres, de restaurer et de vêtir la jeune fille, tremblante de froid, d'émotion et de fièvre.

On répand l'alarme dans le voisinage ; on se dispose au départ. Tous ceux à qui répugnait si fort, le matin, la chasse audacieuse, se montrent disposés à qui mieux mieux à apporter un concours efficace. Le berger a retrouvé tout son courage, son « je n'ose pas » est complètement oublié, il s'est armé de sa meilleure houlette et attend impatiemment l'occasion de se rendre utile. Une troupe nombreuse de gens prêts aussi à porter aide se tient dans le vestibule de la maison, attendant celle qui doit les guider. Aucun instrument utile ne leur manque : il y a des piolets, des pioches, des crampons, des cordes, des lanternes, des torches, toute la literie nécessaire pour les blessés. Même les femmes se sont jointes au cortège ; elles portent

des bouteilles remplies d'eau ou de lait, des fioles d'esprit de menthe et différentes autres choses : essences, bandages, cha-pelets.

Maintenant Mirzl sort de la chambre, accompagnée de ses parents affligés, qui la bénissent avec des yeux pleins de larmes. Les adieux sont courts, mais cordiaux, comme l'Almhof n'en a jamais vus.

En silence, mais vite, le long cortège, précédé de torches et de lanternes, gravit, guidé par la brave Mirzl, les hauteurs plongées dans une nuit profonde. L'air est toujours aussi tranquille que dans la journée ; on n'entend que les profondes respirations causées par la roide ascension, que le cliquetis des bâtons ferrés sur la roche. Les étincelles et la fumée des torches s'élèvent dans la nuit obscure. Semblables à des fantômes, arbres et rochers fuient rapidement, tantôt sombres, tantôt éclairés devant les étranges ascensionnistes.

Plus haut ils grimpent, plus agiles sont les pas de l'héroïque conductrice : le chemin lui semble durer une éternité. Vit-il encore ? Ses vêtements l'entourent-ils assez chaudement ? N'a-t-il pas succombé au froid ou peut-être n'a-t-il pas essayé de changer de position et, par suite, roulé dans l'effrayant abîme ? Ne se croit-il pas abandonné d'elle ou espère-t-il encore être sauvé ?... Quelles terribles pensées pendant cet interminable chemin !

Enfin, s'étant arrêtée et avec l'aide des torches sondant l'obscurité, son œil discerne le point ardemment désiré. Et, tandis qu'elle s'y dirige, elle indique d'un geste muet la place fatale, toute proche. Mais au moment où elle arrive sur la saillie du rocher où il git sans mouvement, sa placidité et sa contenance, difficilement conservées, l'abandonnent, et, avec un cri que répètent au loin les sombres parois des montagnes : « Sepp, mon frère ! », pour la seconde fois aujourd'hui elle tombe à genoux devant lui.

Il respire toujours. Et la conscience de sa position ne l'a vraiment pas tourmenté ces dernières heures, depuis qu'elle l'a quitté : ses yeux sont étroitement fermés, les vêtements sont posés sur lui comme elle les y a mis.

On écarte Mirzl. Des mains adroites enveloppent le corps frissonnant dans des coussins moelleux et chauds, tandis que d'autres l'entourent de cordes. Et aussitôt la troupe se met en





marche vers la vallée : avec des branches flexibles de sapins nains on a formé un brancard, sur lequel, avec tous les soins imaginables, on emporte le blessé. Mirzl a abandonné la conduite du cortège, elle marche silencieuse derrière le brancard. Les autres femmes, quand les porteurs s'arrêtent de temps en temps, font boire à Sepp, qui déjà respire moins faiblement, les fortifiants qu'elles ont apportés.

Dans le village au-dessous, où personne ne savait rien de ce qui était arrivé, quelques-uns, rentrant tard chez eux, firent mille conjectures sur ce que pouvaient signifier ces nombreuses torches qui, comme des feux follets, vacillaient au flanc du Zirmgebirge, tantôt réunies, tantôt séparées, en longue file ou en groupes détachés. Quelques-uns murmurèrent entre leurs dents quelque chose où il était question du « chasseur sauvage » et de ses compagnons firent un signe de croix et se hâtèrent de rentrer en secouant la tête.

Il était onze heures du soir quand la petite troupe, comme un étrange cortège funèbre, arriva à l'Almhof.

A la vue de leur fils gisant dans une léthargie semblable à la mort, méconnaissable de sang et de blessures, les parents se considérèrent dans une muette attitude, puis s'étreignirent cordialement, et aucun mot de reproche ne monta à leurs lèvres. Une seule préoccupation s'était emparée d'eux : ne rien négliger de ce qui pouvait sauver la vie de leur cher enfant.

Sepp fut déshabillé et, après que ses blessures furent lavées et pansées provisoirement, on le coucha dans son lit.

Le médecin vint le lendemain. Après un examen attentif, il indiqua, comme danger le plus pressant, un grave ébranlement du cerveau ; outre cela, le malheureux Sepp avait la cuisse et la jambe droites cassées et l'œil gauche effroyablement gonflé par suite d'une lésion interne. Le reste était sans importance.

L'intérêt manifesté fut général, à Lärchenstein. Les voisins se dépensèrent en démonstrations de toute sorte, en sentiments vraiment chrétiens. Et, comme une voix unanime de bénédiction sortie des cœurs et que ne troublait pas la plus légère contradiction, l'éloge de la sœur dévouée, de Mirzl Almbauer, courut de bouche en bouche, de village en village, jusqu'aux frontières les plus reculées de ce petit monde fermé ; point de ces restrictions mesquines auxquelles se complaisent tant de gens. Même les ennemis de l'Almbauer, que sa richesse lui avait faits nombreux, s'accordaient à louer sa fille.

Celle-ci veillait, fidèle garde-malade, au chevet de douleur de son frère. Sa sollicitude tenait éveillées ses forces, dangereusement ébranlées cependant tout au fond de son être.

Avec une lourdeur oppressante, six semaines pleines d'inquiétudes s'écoulèrent avant que Sepp reprît conscience de ce qui se passait autour de lui, et, murmurant le nom de Mirzl, saisit la main de la plus fidèle de toutes les sœurs. Il réclama aussi son père et sa mère, qui, heureux et réconciliés avec le sort, recommencèrent à envisager tranquillement l'avenir. Sepp demanda pardon du fond du cœur à son père.

Grâce aux tendres soins de Mirzl et aux efforts incessants et innombrables de ses parents, Sepp reprit des forces de jour en jour, jusqu'à une guérison complète.

Il en fut autrement de Mirzl. Du jour de son exploit, une langueur avait envahi la florissante et forte fille. Une maladie de poitrine, qu'on ne put enrayer au début, résista à tous les remèdes imaginables. Elle avait conquis de sa propre vie celle de son frère...

Un an après le néfaste 9 décembre, par un jour d'automne grisâtre et couvert, un interminable cortège funèbre se rend de l'Almhof au cimetière de Lärchenstein. Le cercueil porte une parure virginale. Derrière, plongés dans une douleur profonde, marchent les parents avec leur fils unique.

C'est le cercueil de Mirzl.

Oh ! que les cloches résonnent douloureusement au cœur de celui qui porte le poids d'une si lourde faute, qui, en la meilleure de toutes les sœurs, a perdu celle qui lui a sauvé l'existence !... Il pense à la dernière heure de sa jeune vie, lorsque, avant-hier encore, elle l'a appelé vers elle, et, souriant doucement, lui a tendu encore une fois la main en signe d'adieu, puis a fermé les yeux pour toujours. C'est à tout cela qu'il songe. Et la douleur, le repentir qu'il ressent, sont assez forts pour expier toute faute.

Pas un cœur ne demeure insensible, pas un œil ne reste sec, quand le curé, à la fin, d'une voix tremblante, récite le *Pater noster*. Les mottes de terre roulent et se succèdent plus pressées sur le cercueil. Mirzl est couché dans l'éternel repos...

Là-haut, sous la cime du Zirmgebirge, est étendu lourdement un sombre nuage, pareil à un immense voile de deuil.

Dans l'Almhof, à partir de ce temps, tout est devenu de plus en plus tranquille ; il n'y a plus de désaccord entre le père et le fils, plus de mots aigres entre le fermier et sa femme. La paix y habite, legs permanent d'une noble morte. C'est la bénédiction qui découle ici-bas de toutes les œuvres vraiment bonnes : en elles, plus encore que dans la néfaste puissance du mal, réside une force continuellement féconde.

L'« Almbæuerin » a été touchée jusqu'au fond du cœur du malheur de son fils, puis de la mort prématurée de la brave Mirzl ; maintenant encore elle ne s'en est pas consolée. Sur le chemin de l'Almhof se dresse aujourd'hui une belle chapelle que la mère a fait bâtir en remerciement du salut de Sepp, en mémoire pieuse de sa fille inoubliée, — peut-être aussi en expiation de sa propre faute.

Le tableau de la Vierge qui la décore est souvent paré des fleurs que chaque saison ramène : une fois, ce sont des roses de Noël, puis des oreilles d'ours, ou des gentianes bleues, ou des roses des Alpes de l'Edhorngebirge.

Je ne saurais aucune fleur aussi précieuse que celles dont l'amour reconnaissant des siens orne le monument de la brave Mirzl. Mais je voudrais aujourd'hui joindre une branche à ces fleurs : un rameau de laurier à l'héroïne de Lärchenstein.

L. DIMITZ.

(Illustrations de Jeannot.)

(Traduit par AUGUSTE MARGUILLIER.)







## Une Aventure de la Du Barry

**V**ERS la fin de l'été de 1776, au jour tombant, une femme était assise sur le perron large et bas d'un petit château dont on voyait, de loin, la façade riante et la toiture en terrasse, surmontée de balustres, de vases en marbre, de statues mythologiques, émerger d'entre les bois qui, alors comme aujourd'hui, environnaient Versailles d'une ceinture verdoyante.

Cette femme dont les traits avaient gardé les séductions et la fraîcheur de la jeunesse, offrait, en son visage à l'expression candide qui contrastait avec la malice pétulante de ses yeux, le charme enveloppant de la plus parfaite beauté.

Sa parure attestait des habitudes de luxe et d'élégance. Des fleurs brodées émaillaient de couleurs vives et harmonieuses le satin de ses vêtements clairs. Le chapeau de paille à coiffe plate et à larges ailes, posé sur sa chevelure abondante qu'on devinait blonde sous la poudre était un miracle de goût. Des bagues ornées de pierres précieuses étincelaient à ses doigts. Ses souliers à talons rouges, qui emprisonnaient des pieds d'enfant laissaient voir des bas en soie de couleur gris perle, pailletés d'or.

Comme si cette toilette n'eût pu suffire pour révéler le rang de cette prestigieuse personne, tout ce qui l'entourait ne contribuait pas moins à trahir une opulence aristocratique : la couronne de comtesse, sculptée dans les dorures du dossier de son fauteuil ; la tasse d'argent dans laquelle le chocolat de sa collation lui avait été servi, et qui restait vide sur une table à côté d'elle ; son éventail en nacre dorée peint par Fragonard ; l'émeraude incrustée sur le pommeau de sa haute canne dont, parfois, en sa rêverie, elle promenait la pointe sur le sable, au bas du perron, tout enfin jusqu'au vaste salon qu'au delà d'une porte vitrée ouverte derrière elle, on pouvait apercevoir noyé dans la lumière grisâtre du jour finissant, avec les tableaux, les vitrines, les tentures, les torchères, les meubles qui le décoraient à l'égal du plus riche musée.

De la place où elle se trouvait, la déesse de ce temple embrassait du regard un espace immense que fermaient aux horizons lointains où ses yeux pouvaient atteindre, des cimes bleuâtres qui s'effaçaient peu à peu dans le crépuscule. Sur sa droite, s'ouvrait sous les futaies du parc, une avenue descendante, à l'extrémité de laquelle rayonnaient dans les

feuillages empourprés des derniers feux du ciel, les ferrures et les lances d'or de la grille d'entrée. Sur sa gauche, s'étendait le parc avec ses massifs qui se prolongeaient au loin derrière le château. Devant elle, sur une terrasse monumentale, entre de hautes charmilles, des pelouses veloutées alternaient avec des parterres fleuris et se déroulaient jusqu'au parapet tapissé de lierre qui dominait la route.

Au delà de la route, le coteau dont elle couronnait les hauteurs s'abaissait en pentes vallonnées et boisées, parsemées de maisons de plaisance, vers les rives de la Seine. Le lit sinueux du fleuve rayait le paysage d'un large ruban moiré. On voyait les eaux venir de Paris qui s'étendait à travers une plaine sans fin, et poursuivre leur course dans la direction de Saint-Germain. De la masse confuse de ses maisons, s'élançaient de toutes parts des tours, des clochers, des dômes qui commençaient à s'ensevelir sous les brumes du soir.

Lorsque les derniers rayons du soleil se furent éteints derrière les collines, de l'autre côté de Paris, la châtelaine se leva, toute dolente, accablée sous la chaleur orageuse qui remplissait l'atmosphère.

« Comme je m'ennuie ! pensait-elle. Et ce duc qui ne vient pas ! Quelle cause a pu le retarder ? Il devrait être ici depuis longtemps. Est-il donc comme les autres, lui aussi, en dépit de ses protestations amoureuses ? Tous à mes pieds, jadis, lequel d'entre eux eut osé mettre à pareille épreuve la patience de la comtesse du Barry ? »

Ces réflexions assombrissaient son visage resté pur et beau malgré ses trente-quatre ans, malgré l'isolement dont elle souffrait, malgré les humiliations qu'elle avait subies depuis que, à la mort du feu roi, renvoyée de la cour, elle s'était vue exilée à l'abbaye du Pont-aux-Dames. Sans doute, sa cruelle disgrâce venait de prendre fin. Elle pouvait résider maintenant comme autrefois en son élégant castel des environs de Versailles. Mais, la réparation tardive dont elle avait été l'objet n'était pas allée

ADRIEN-MOREAU



jusqu'à lui rendre le droit de paraître dans le palais témoin de ses triomphes passés.

Appuyée languissamment sur sa canne, elle se dirigeait vers l'extrémité de la terrasse. Bientôt arrêtée dans sa marche par le parapet, elle s'y accouda. De sombres nuages s'amassaient au fond du ciel. De minute en minute, des éclairs les déchiraient, suivis de lointains grondements de foudre. Une tiédeur humide passait dans l'air sur l'aile de la brise qui secouait les feuillages. La Du Barry écoutait, frissonnante, cette brise gronder dans les arbres, bruit monotone, précurseur de la tempête, qui s'élevait seul dans le silence, redoublait et s'apaisait tour à tour.

Soudain, au-dessous d'elle, sur la route, une voix gémissante supplia : « La charité, par grâce, ma belle reine. »

Surprise, elle abaissa les yeux, cherchant à distinguer dans le crépuscule la personne qui lui parlait. Elle l'eut bientôt vue. C'était une femme. Elle venait de surgir de l'ombre des murailles qui servaient d'assises à la terrasse et tendait les mains.

« Je ne suis pas reine, répondit durement la Du Barry. Pourquoi m'appeler de ce nom ? »

— Tu le fus jadis, si tu ne l'es plus ; je ne croyais pas t'offenser en te le rappelant. »

La mendicante prononça ces mots d'une voix où se trahissait, dans les gutturalités d'un accent étranger, un désir de se faire pardonner. La Du Barry tressaillit et regrettant, peut-être, sa dureté, elle reprit d'un ton plus doux.

« Tu me connais donc ? »

— Je te vis souvent à Versailles, en d'autres temps. Un jour même, tu m'as reçue, et je t'ai dit la bonne aventure. Tu fus généreuse, alors. Je m'en suis souvenue quand j'ai connu la nouvelle de ton retour ici et j'ai espéré que si je t'implorais, tu viendrais en aide à ma misère, car, je suis encore plus malheureuse que toi. »

La Du Barry s'était penchée au-dessus du parapet ; dans les ténèbres commençantes, elle cherchait à voir les yeux qui la regardaient, la bouche qui lui parlait et le visage tourné vers elle.

« Je te reconnais, fit-elle tout à coup ; tu es la Zingara de Trianon. C'est toi qu'on ramassa un soir inanimée aux abords du palais. »

— Mourant de faim, observa la Bohémienne.

— Lorsqu'on t'eut secourue, parmes ordres, tu voulus me voir, me remercier et tu m'offris alors de me dévoiler mon avenir.

— Je sais lire dans la main et dans les astres ; je connais les formules magiques.

— C'est vrai que tout ce que tu m'as prédit s'est réalisé ; continua rêveusement la Du Barry ; le roi est mort ; son successeur m'a chassée ; presque tous les courtisans m'ont abandonnée. Tu m'avais annoncé ces malheurs. Mais, il n'était pas besoin d'être sorcière pour les deviner. Chacun savait comme toi que si le roi mourait avant moi, sa mort serait le signal de ma chute. »

La Zingara fit un geste de protestation.

« Je t'avais prédit autre chose, dit-elle. »

— Quoi donc ?

— Tu l'as oublié ! Ne t'ai-je pas annoncé que lorsque tu te croirais à jamais délaissée, l'amour d'un vieillard te rendrait un peu de bonheur ?

— Oui, oui, je me souviens, s'écria la Du Barry. Mais, alors, c'est du duc de Chémereault que tu me parlas ?

— Je ne connais pas ce seigneur. Est-ce un vieillard ?

— Un vieillard, oui, mais amoureux comme un jeune homme.

— C'est donc lui. Doutes-tu encore de ma science ? Si tu en doutes, je suis prête à t'en fournir des preuves nouvelles, car, je ne t'ai pas dévoilé jadis tout ce qui m'était apparu dans la paume de ta main. Ce que je te cachai par crainte de t'affliger en troublant le rêve radieux dans lequel tu marchais, veux-tu le connaître ?

— Des choses sombres ? demanda la Du Barry avec inquiétude.

— Des choses douloureuses.

— Alors, va-t'en ; si je dois souffrir encore, à quoi bon l'apprendre dès maintenant ?

— Tu as tort de te dérober à la connaissance de l'avenir. S'il peut être conjuré, ce n'est qu'à la condition de le connaître. »

Ces paroles arrêtaient la Du Barry au moment où elle allait s'éloigner.

« Eh bien soit, puisque tu le veux », fit-elle. Un sifflet d'argent était suspendu à sa ceinture. Elle le porta à ses lèvres ; un bruit strident traversa le silence. A cet appel, un valet accourut. La Du Barry lui montra la Bohémienne. « Courez chercher cette femme, ordonna-t-elle, et amenez-la moi dans la galerie. »

Tandis que le valet, pour aller plus vite, franchissait le parapet et sautait sur la route, la Du Barry revint à

pas lents vers le château dont plusieurs croisées s'embrasaient déjà de la clarté des lampes qu'on allumait. Quand elle entra dans la galerie somptueuse où la Zingara devait la rejoindre, une angoisse la torturait qui se prolongea et en laquelle l'arrivée de la Zingara la surprit. A un bruit de pas sur le tapis, elle leva la tête et regarda. La femme qui venait à elle, droite et hautaine, était vêtue de haillons. Mais, sous sa misérable défroque, on devinait des formes délicates, des lignes sculpturales, de fines attaches, tous les signes d'une race sans alliage. Si la peau de son visage bronzé apparaissait sillonnée de rides et flétrie, les traits n'avaient pas entièrement perdu leur pureté et sous les cheveux crépus et embroussaillés, ils s'illuminaient, comme d'une auréole, de la flamme des yeux, qui, menace ou caresse, vibraient, dans leur noire profondeur, d'une vie intense, incessamment surexcitée.

« Sais-tu que tu es belle », remarqua la Du Barry après avoir contemplé la Zingara.

Celle-ci se rengorgeait.

« Je le sais, répondit-elle. Le roi Louis XV me l'a dit. »

— Il te l'a dit ! s'écria la Du Barry mise en gaieté par cette révélation. Quand ?

— Le soir même où tes gens me portèrent secours et où j'obtins de comparaître devant toi. Le roi était là, souviens-t'en : après m'avoir vue en ta présence, ce prince illustrissime me fit appeler. Je suis restée seule avec lui. Ce soir-là, sa faveur nous a faites pareilles, toi et moi. »

La Zingara prononça ces mots d'un accent pompeux. Quant à la Du Barry elle continuait à sourire et soupira :

« Sa Majesté me fut souvent infidèle. Mais elle me revenait toujours. » Et coupant court à ces propos, elle présenta sa main à la Zingara, en ajoutant : « Maintenant, regarde et révèle-moi ce que tu auras découvert. Prends garde seulement de ne pas te tromper. »

— Je ne me trompe jamais, ma science est infaillible. »

Le silence suivit ces paroles. Sous la lampe, la Bohémienne étudiait la petite main de la Du Barry dont la blancheur accusait le ton cuivré de la sienne, fine et menue aussi et admirablement faite. La Du Barry assise, le buste droit, le bras tendu, la tête légèrement penchée, suivait les mouvements de la devineresse. Aux portes du salon, les gens du château s'étaient groupés.

Brusquement, succédant à un éclair, un coup de tonnerre, plus violent que tous ceux qu'on entendait depuis quelques instants, retentit et imprima aux verreries et aux bronzes du salon, une vibration prolongée.

« Fermez les portes et les croisées, » cria la Du Barry à ses





gens. Et comme la Zingara semblant n'avoir rien entendu, prolongeait son étude silencieuse, elle lui dit impatientée : « Allons ! hâte-toi. »

— Tu sauras toujours assez tôt, répondit la Zingara.

— Les choses que tu vois sont-elles donc si terribles ?

— Tu souffriras par l'amour. »

La Du Barry éclata de rire : « L'amour ! je l'ai souvent inspiré aux autres ; je ne l'ai jamais ressenti. Je suis insensible. »

— Tu cesseras de l'être et les tortures que tu as infligées aux hommes qui s'éprirent de toi, tu les subiras à ton tour. C'est écrit.... Il est écrit aussi que tu voyageras : tu passeras les mers.

— Est-ce tout ? demanda la Du Barry. »

La Zingara hésitait. Soudain, elle lâcha la petite main dont elle venait de scruter les lignes et reculant effarée : « Je ne puis plus, soupira-t-elle, je n'ose pas, c'est trop affreux. »

L'effroi s'emparait de la Du Barry. Mais elle tint bon.

« Tu m'as dit que connaître l'avenir, c'était le meilleur moyen de le conjurer. Parle donc. J'exige que tu parles, que tu ne me caches rien. »

Sa voix tremblait ; mais son accent était impérieux. La Zingara céda, reprit la main et poursuivit, comme se parlant à elle-même :

« Il y a là tous les signes d'une mort violente. »

— Tu m'as annoncé un voyage en mer. Dois-je périr noyée ?

— Non, je vois du sang, un homme rouge, un coutelas. Comtesse du Barry, déclara la Bohémienne, en affirmant sa prédiction par un geste emphatique, tu finiras sur un échafaud. »

Une pâleur livide voila le visage de l'ancienne favorite ; la terreur monta dans ses yeux et en même temps que la terreur, une colère furieuse. D'un bond, elle fut debout et se réfugiait à l'autre extrémité du salon :

« Misérable créature, s'écria-t-elle, lequel de mes ennemis t'a payée pour venir me livrer à l'épouvante ? »

La Zingara ne parut pas étonnée de ce brusque revirement.

« Pourquoi t'irrites-tu ? Tu as voulu connaître ta destinée et je n'ai fait que t'obéir en soulevant la voile qui te la cachait. »

Mais la Du Barry n'écoutait pas. Blême, affolée, la figure convulsée, elle interpellait ses gens.

« Qu'on donne de l'argent à cette femme et qu'on la chasse ! Va-t'en, fuis, oiseau de malheur ! Va-t'en, te dis-je, où tu vas mourir d'une mort plus atroce que celle que tu m'as prédite ! »

Les valets se précipitaient, entraînaient la Zingara.

Quand elle eut disparu, la Du Barry ne tarda pas à recouvrer son sang-froid. Frivole et légère, les émotions glissaient sur elle, sans y laisser une empreinte profonde.

« Des folies ! se dit-elle tout à coup comme pour répondre à ses craintes et les apaiser. Comment cette femme saurait-elle en quelles circonstances je dois mourir ? J'ai eu le tort de la recevoir et de l'écouter. J'aggraverai ce tort si j'ajoutais foi à ses prédictions. Mon cher duc ne saurait tarder maintenant. Sa présence dissipera les fâcheuses impressions par lesquelles cette prophétesse maudite m'a fait passer. »

Se rassurant ainsi peu à peu, elle s'approchait d'une croisée. Le front appuyé à la vitre, elle regarda au dehors. L'orage était déchainé. La pluie devenue torrentielle inondait la terrasse. Le crépuscule s'illuminait à toute minute des éclairs qui sillonnaient le ciel. A ces éclairs, la foudre donnait furieusement la réplique. Le cœur de la Du Barry se serra, lorsque sous cette tempête, elle aperçut la Zingara s'en allant la tête basse et les épaules courbées, par l'avenue qui conduisait à la route. Elle eut le regret d'avoir fait chasser cette femme, brutalement, comme un chien. Peut-être, en dépit de la rancune qu'elle lui gardait, allait-elle la faire rappeler. Mais, à l'improviste, son attention fut détournée par un autre incident. Un cavalier débouchait de l'avenue et venait s'arrêter devant le perron.

« Le duc de Chémérault ! s'écria-t-elle joyeusement. Enfin ! »

Elle quitta la croisée, courut à la porte de la galerie, l'ouvrit et attendit sur le seuil le nouveau venu, prête à l'accueillir d'un bonjour affectueux. Elle le vit entrer dans le vestibule et tout en parlementant avec un valet qui s'était précipité à sa rencontre, se défaire de son manteau des plis duquel l'eau ruisselait. Mais, ce manteau enlevé, elle fut impuissante à taire sa surprise qui se traduisit par un cri où sa déception avait une égale part. Au lieu du vieux gentilhomme qu'elle attendait, se tenait devant elle un jeune lieutenant des dragons du roi, qui lui était inconnu. Après avoir secoué son casque tout mouillé, et à l'aide de son mouchoir essuyé sa figure et tamponné ses cheveux pour les sécher, il s'était avancé en la saluant.

« Qui êtes-vous, Monsieur, lui demanda-t-elle d'un ton grondeur. Que voulez-vous ? »

— Je me nomme le chevalier Raoul de Palluel, Madame la Comtesse. J'ai l'honneur d'être des officiers de la maison de M. le lieutenant général duc de Chémérault.

— Il m'a parlé de vous, reprit la Du Barry, qui redevenait femme et gracieuse en apprenant que ce beau gentilhomme était le protégé d'un des plus grands seigneurs du royaume. Vous n'étiez jamais venu à Versailles et vous résidiez à Grenoble où votre régiment tient garnison, lorsqu'il y a quelques jours, le duc qui vous veut du bien, vous a mandé pour vous attacher à sa personne. Je vous félicite. Si vous vous montrez digne de sa haute protection, vous irez loin. Le chevalier s'inclinant sans





répondre, elle continua : — Votre présence signifie-t-elle que je ne le verrai pas aujourd'hui ?

— Je le crains, madame la Comtesse. Du reste, ce message qu'il m'a chargé de vous apporter vous dira ce que j'ignore.

D'une des poches de son uniforme, il tira un portefeuille et de ce portefeuille, le poulet adressé par le duc à la séduisante créature dans les faveurs de laquelle il avait succédé au feu roi et dont son crédit à la cour de Louis XVI venait de faire cesser, sinon l'entière disgrâce, du moins le long exil.

La Du Barry revenue dans la galerie, s'asseyait près d'une table. Laissant le chevalier debout derrière elle, elle prit la lettre, l'ouvrit et lut :

« Mon cœur, je suis au désespoir. Le service du roi m'empêchera de passer cette soirée près de vous. Sa Majesté se rend à Paris jusqu'à demain et m'ordonne de l'accompagner. J'en ai pleuré de rage. Je me promettais tant de bonheur des heures que vous m'aviez promises. Et j'y dois renoncer ! Mon infortune est sans égale. Plaignez-moi et si vous avez des ordres à me donner, daignez me les transmettre par le chevalier de Palluel que je charge de ce message dont il me rendra compte demain à mon retour de Paris. Ce soir je lui porte envie, puisque, plus heureux que moi, il aura l'honneur et la joie de vous approcher. Recevez, mon cœur, l'assurance de mon inaltérable et tendre attachement.

« HECTOR-ANTOINE. »

Après avoir lu la lettre, la Du Barry s'étendant dans son fauteuil resta silencieuse feignant de recommencer cette lecture. Mais, bientôt, le chevalier s'aperçut qu'elle ne lisait plus et que par dessus le papier déplié, c'est lui qu'elle regardait. Nouveau venu à Versailles, il avait apporté de sa province un grand fonds de timidité, destiné sans doute à se dissiper bien vite au contact des gens de cour, mais qui n'était pas encore entamé. En constatant qu'il était de la part de la Du Barry l'objet d'un examen attentif et minutieux, il se troubla ; ses joues s'empourprèrent ; il n'avait pas vingt-quatre ans et c'était la première fois que le hasard le mettait en présence d'une sirène aussi séduisante et aussi dangereuse.

Mais, ce fut bien autre chose encore, lorsque, au moment où, sa mission remplie, il faisait mine de vouloir se retirer, la Du Barry lui dit, en l'enveloppant d'un regard où il lut un désir et un ordre :

« Je vous garde, Monsieur le chevalier ; je ne vous laisserai pas repartir avant que cette affreuse tempête ait cessé.

— Mais, mon service, Madame la Comtesse ?

— Votre service ne souffrira pas d'une nuit passée dans ma maison. Le duc ne doit rentrer que demain à Versailles. Vous y rentrerez assurément avant lui. Allons, chevalier, n'essayez pas de vous soustraire à notre volonté, ajouta-t-elle, voyant qu'il hésitait encore. Est-ce donc un si grand supplice que d'être condamné à nous tenir compagnie ? »

Résister plus longtemps eût été un manque de courtoisie dont il ne voulait pas se rendre coupable. Et puis, souper avec la Du Barry, lui, et en tête-à-tête avec elle, coucher sous son toit, quelle perspective charmante pour un jeune homme sans expérience de la vie, des femmes et de l'amour ! Il céda.

\*\*\*

En un temps où la galanterie tenait tant de place on eût pu croire qu'en retenant auprès d'elle le chevalier de Palluel, la Du Barry s'était laissée guider par le besoin d'embellir sa vie d'une aventure de plus. Mais, en vérité, elle n'avait pas songé à mal en l'empêchant de partir. Ce fut seulement quand elle le

vit résigné à obéir, et l'entendit exprimer en de brèves paroles sa gratitude qu'elle commença à comprendre son imprudence, à mesurer l'étendue du péril qu'elle-même avait créé.

Résolue à le conjurer, elle dépouilla toute coquetterie. En causant avec Raoul, elle se fit simple, amicale, fraternelle, ne lui parla que de lui, évita de parler d'elle. Il n'y avait pas encore une heure écoulée depuis qu'il s'était présenté à sa porte

que, déjà, tourné et retourné, accablé de questions, interrogé sur sa vie passée, ses espérances d'avenir, ses projets, il n'avait plus rien à apprendre à la fantasque créature dont il avait excité l'intérêt.

« Vous ne me dites pas tout, Monsieur le chevalier, reprocha-t-elle rieuse, quand eurent cessé les confidences de Raoul. Vous ne m'avez pas parlé de vos amours.

— Mes amours ! s'écria-t-il. Comment parler de ce qui n'existe pas ?

— Voulez-vous prétendre que vous n'avez jamais aimé ?

— C'est la vérité, Madame, je vous le confesse à vous ; mais je ne voudrais pas le confesser à d'autres.

— Et vous avez raison. Jeune, et tel que vous êtes, personne ne vous croirait.

Tout en le questionnant, elle l'examinait, doutant encore de sa sincérité. Mais elle se fut bientôt convaincue

qu'il ne mentait pas. Alors, brusquement, elle sentit ses sentiments se transformer. A la réponse du chevalier, à son attitude, elle venait de comprendre qu'il la trouvait belle et qu'elle lui plaisait. Leurs regards se croisèrent. Nulle parole n'eût été plus éloquent. Durant une minute, ces regards expressifs restèrent fixés l'un sur l'autre, pleins d'aveux, de sollicitations. Puis, ce duel muet cessa ; les paupières de la Du Barry s'abaissèrent, voilant la flamme de ses yeux. Une séduction inattendue s'exerçait sur elle, qu'elle n'avait jamais ressentie. Le charme de la radieuse jeunesse de son adorateur de hasard, embellie par cette virginité de cœur qu'il avait si naïvement avouée, pénétrait de toutes parts l'âme blasée de la courtisane.

Soudain, elle tressaillit ; elle se rappelait les prédictions de la Zingara : « Tu souffriras par l'amour. » La prophétie allait-elle se réaliser et le trouble inaccoutumé de son cœur était-il le symptôme avant-coureur de cet amour dont, au dire de la Bohémienne, elle devait être torturée ? Une crainte s'empara d'elle, elle hésitait à pousser plus loin l'aventure, non qu'elle eût peur de s'exposer à souffrir, ce qui ne serait rien si elle pouvait enfin connaître la douceur d'aimer après n'avoir connu que celle d'être aimée, mais parce que si, sur ce point, la prédiction se réalisait, il était logique de supposer qu'elle se réaliserait sur les autres, même en ce qu'elle avait eu de tragiquement menaçant. Elle redoutait de se livrer à cette expérience et d'affronter cette épreuve qui devait la conduire à une certitude, et quelle certitude ! celle de périr de la main du bourreau.

Mais, le regard du chevalier opérant sur elle comme le sien avait, en tant de circonstances non oubliées, opéré sur les hommes qu'elle entreprenait de séduire, la grisait peu à peu. Elle fut alors comme une hirondelle prisonnière dans une chambre close, qui, saisie de vertige, tournoie affolée, va se heurter aux murs, au plancher, au plafond et vole éperdument jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, elle tombe.

Lorsqu'il était entré chez la Du Barry, le chevalier ne prévoyait pas ce dénouement. Mais, la réputation de l'ancienne favorite le rendait si vraisemblable qu'il n'en pouvait être surpris.

L'idée ne lui vint même pas qu'en partant après souper, il le conjurerait et que s'il perdait l'occasion d'une bonne fortune que tous ses camarades eussent enviée, du moins il s'épargnerait la honte et le remords de tromper la confiance



que le duc de Chémervault, son chef et son bienfaiteur, avait mise en lui. La tentation était vraiment trop forte pour qu'il y pût résister. Il ne songeait qu'à prendre place au splendide festin d'amour qui lui était servi et il tomba à genoux devant la Du Barry, en disant tout bas, si bas qu'elle l'entendit à peine :

« Pardonnez-moi, si je vous offense... »

Elle leva sur lui ses yeux humides de pleurs. Il crut qu'elle

allait s'abandonner. Mais elle se redressait et dérochant ses mains tremblantes aux fiévreuses étreintes, elle murmura :

« Non, non, laissez-moi, partez, ne me revoyez pas... »

« Je vous aime, affirma-t-il, et je vous aimerai toujours ! »

— De grâce, ne parlez pas ainsi, soupira la Du Barry. M'aimer toujours, dites-vous ? Dieu vous en garde ! Ce serait pour votre malheur, pour le mien. Votre affolement apaisé,



vous rougiriez d'avoir voulu me faire don de votre cœur et vous regretteriez de m'avoir prodigué vos hommages. Conservez pour une autre qui les méritera mieux que moi, les trésors de votre tendresse. »

Mais, il ne cédait pas. Loin de céder, il l'étreignit fiévreusement en la regardant comme s'il voulait graver en soi l'image enchanteresse de ces traits exquis qu'un amour partagé embrassait de voluptueuses ardeurs ; d'un accent où s'exprimait avec un reproche la volonté de ne pas obéir, il reprit :

« Si vous m'aimiez, auriez-vous de tels scrupules ? Vous ne songeriez qu'à être heureuse en me rendant heureux. C'est parce que vous ne m'aimez pas que vous résistez à mes prières... Mais, je vous obligerai bien à m'aimer autant que je vous aime. — Pour m'y obliger, vous n'auriez aucune peine, confessa-t-elle, obéissant à l'élan qui l'emportait vers le chevalier ; je crois bien que je vous aime déjà. »

Ce fut dit d'un tel accent qu'il ne put mettre en doute cette affirmation, encore que l'attitude de la Du Barry semblât la démentir. De plus en plus, elle s'éloignait et quand les bras de Raoul se tendirent de nouveau vers elle, ils ne rencontrèrent que le vide. Elle s'était levée pour s'enfuir.

« Vous m'aimez et vous vous écarterez de moi ! fit-il, éperdu, suppliant et déconcerté. — Et vous ne comprenez pas ! reprit-elle, restant debout et à distance de lui. — Non, je ne comprends pas. — C'est que vous ignorez ce qu'a été ma vie... On m'aima souvent et je n'aimai jamais. J'appartins cependant à ceux qui, s'étant épris de moi, osèrent me l'avouer ; ils purent croire que leurs sentiments étaient partagés, tant je sais être comédienne. Aujourd'hui, alors que l'amour pour la première fois, pénétre mon cœur, il m'en coûte de me conduire envers vous que j'aime, comme je me conduisis envers ceux que je n'aimais pas. Non, je ne me donnerai pas à vous comme je me donnai à eux. Je veux me convaincre que je ne suis pas victime d'une

illusion, que ce que j'éprouve aujourd'hui ne résulte pas des circonstances qui nous ont réunis et aura la durée des choses qui ne passent pas. N'exigez pas, mon chevalier, que je vous appartienne maintenant. Laissez-moi maîtresse de décider du jour et de l'heure où je devrai vous rendre heureux et recevoir de vous le bonheur. Ne m'en veuillez pas de l'attente que je vous impose. Pour vous, pour moi, elle est nécessaire. Elle vous permettra de descendre en vous-même, de vous demander si vos désirs ne vous égarent pas et si la vile créature que je fus mérite l'encens que vous lui offrez. »

Son émotion la transfigurait.

« Oh ! de grâce, murmura Raoul, s'affolant de plus en plus, pourquoi m'infliger ce martyr ? »

Alors, la Du Barry comprit que si elle demeurait là, près de lui, elle perdrait tout courage et ne pourrait lui résister longtemps. D'un violent effort, elle étouffa ses propres désirs. Elle fit un pas vers le chevalier toujours agenouillé, prit entre ses mains la brune tête qui se courbait, l'embrassa sur les cheveux et soupira :

« Je ne serai tienne, mon cher aimé, que lorsque j'aurai la certitude que ton amour pour moi n'est pas un déjeuner de soleil. Adieu, adieu. »

Elle s'élança au dehors. Il la suivit jusque dans l'escalier. Il vit sa fine silhouette gravissant les degrés. Au premier étage, elle s'arrêta, se tourna vers lui, lui envoya dans un geste un dernier adieu et se précipita dans sa chambre dont il entendit la porte se fermer. Ce fut un bruit sec et rapide et qui eut dans son cœur un contre-coup douloureux, car il marquait la fin du rêve magique qui venait de se dérouler devant lui, en des conditions aussi romanesques qu'imprévues et qui demeurait inachevé. Dépit et déçu, il se trouva seul devant cette porte close, n'osant y frapper, ne pouvant se résigner à s'en éloigner et ne sachant que faire. Son incertitude se prolongea durant quelques instants et peut-être allait-il de nouveau supplier, lorsque derrière lui, une voix dit :



« Si Monsieur le chevalier veut bien me suivre, j'aurai l'honneur de le conduire à son appartement. »

Il se retourna. Un domestique attendait ses ordres et, par sa présence, le contraignait à se résigner. Il le suivit silencieux et bientôt se trouva seul dans la chambre qui lui avait été préparée.

Alors, dans ce cœur brûlant encore de tant d'ivresses entrevues, s'opéra brusquement une métamorphose. Il reprenait possession de lui-même et le devoir et l'honneur y faisaient entendre leur voix. Ainsi, c'était lui, le chevalier de Palluel qui, en versant aux pieds d'une créature perdue de vices, décriée, déshonorée et digne de tous les mépris, les trésors d'une âme vierge, et jusque-là sans souillure, avait du même coup voulu trahir le vieux gentilhomme qui lui avait accordé sa confiance ! C'était lui qui avait été sur le point de payer d'un crime affreux d'inappréciables bienfaits, lui qui, docile aux suggestions de cette sirène diabolique, dont les désordres passés continuaient à attirer sur la mémoire du feu roi les malédictions de tout un peuple, s'était répandu en protestations amoureuses comme si elle eût été honnête et pure.

Il se rappelait tout ce qu'il lui avait dit, ses prières pour la décider à vivre de sa vie, ses engagements pour l'avenir, ses promesses solennelles ! C'était lui !

Et quelle excuse pouvait-il invoquer pour justifier sa conduite ? S'était-il seulement efforcé de se soustraire au sortilège, cause première de sa déchéance ? Avait-il tenté de résister ? Ne s'était-il pas jeté fougueusement, complaisamment dans l'aventure perverse qui s'offrait à lui ? Comment pourrait-il réparer maintenant devant le duc de Chémérault ? Comment s'y prendrait-il pour ne pas se trahir et lui laisser voir son remords ? Oserait-il encore recevoir ses bienfaits ? Ces regrets inutiles et tardifs le torturaient, le livraient au désespoir, déchaînaient ses fureurs contre lui-même et contre la femme maudite qu'il accusait de sa défaillance.

« Je ne la reverrai plus ! » s'écria-t-il soudain ! Et cette phrase, il se la répéta durant toute cette nuit de fièvre. Le jour vint. La vie recommençait dans le château. On entendait les allées et venues des gens. Le chevalier de Palluel quitta sa chambre.

Devant le perron, il trouva son cheval qui l'attendait, tenu en main par un palefrenier. Il chargea cet homme d'offrir ses remerciements à Madame la Comtesse pour l'hospitalité qu'il avait reçue d'elle, se mit en selle et quitta cette maison où il ne devait plus revenir, comme d'ailleurs il ne devait jamais savoir que, au moment où il s'en éloignait le cœur contrit, la Du Barry debout, derrière les persiennes de sa chambre le suivait des yeux, le voyait s'éloigner, et lui jetait du bout de ses doigts mille et mille baisers, comme si elle eût espéré l'ensorceler plus encore et le contraindre à revenir plus vite.

« Je l'aime ! je l'aime ! » se répétait-elle.

Et c'était vrai.

La prédiction de la bohémienne se réalisait.

La Du Barry devenait la proie de l'amour. Lorsque quelques heures plus tard, le duc de Chémérault vint lui offrir ses

hommages et s'excuser de son absence de la veille, il la trouva radieuse. Elle ne s'attardait pas à regretter d'avoir été au moment de le tromper. Une femme amoureuse se donne toutes les excuses. D'ailleurs, elle avait une vieille habitude de ces roueries de courtisane, qui dissimulent la trahison et en éloignent jusqu'au soupçon. Le duc ayant exprimé le désir de revenir le soir, elle l'en dissuada avec un grand déploiement de coquetteries, de ruses et de prétextes. Il céda, ajourna sa visite au lendemain, bien loin de penser que la Du Barry ne l'écartait que pour recevoir librement le chevalier à qui elle se proposait d'écrire pour le mander sur l'heure.

Elle lui écrivit, en effet. Mais son billet resta sans réponse. La soirée s'écoula sans qu'il se fût présenté et sans qu'elle sut pourquoi il ne venait pas. Pour la première fois, elle connut ces tortures de l'amour dédaigné que la Zingara lui avait prédites. Elle ne dormit pas mieux que la nuit précédente, mais, pour d'autres causes.

Au matin, brisée par le chagrin et par l'insomnie elle fut réduite à s'avouer qu'elle ne pouvait oublier l'ingrat ; elle en était véritablement possédée. Dans la journée, elle lui expédia une nouvelle lettre. Ordre fut donné au porteur de ne la remettre qu'à lui-même. Mais, le porteur revint sans l'avoir rencontré. Il avait appris seulement que M. le chevalier était parti pour un long voyage. Elle fut atterrée.

« Qu'est donc devenu M. de Palluel ? demanda-t-elle au duc de Chémérault quand elle le revit.

— Ne me parlez plus de cet étourneau, répliqua le duc d'un accent de colère. Croiriez-vous qu'il m'a signifié hier soir qu'il quittait mon service et qu'il voulait retourner à son régiment ?

— Et vous avez consenti ! s'écria-t-elle déconcertée.

— Comment le retenir, à moins de le faire enfermer à la Bastille !

— Mais, quelles raisons vous a-t-il données pour justifier le parti qu'il avait pris.

— Il n'a pas donné de raisons. Je le soupçonne d'avoir été rappelé là-bas par quelqu'amourette... »

La Du Barry n'en crut pas un mot. Elle se savait aimée. Mais, elle entrevoyait la vérité et peut-être, en ce moment, conçut-elle une horreur violente pour sa vie passée, ses désordres, sa triste renommée, tout ce qui la rendait indigne d'un pur et noble amour. Elle comprenait qu'elle n'oublierait jamais le chevalier, qu'elle l'aimerait toujours et que si elle ne parvenait pas à le ressaisir, elle resterait inconsolable de ne l'avoir connu si brièvement que pour le perdre si vite.

Sa douleur s'aggravait d'un subit effroi à cette continuation de sa destinée, telle que la lui avait montrée la Zingara. Elle avait aimé, elle souffrait de son amour et, au delà de cette réalisation de la prophétie, elle apercevait l'échafaud. On sait qu'elle fut guillotinée sous la Terreur.

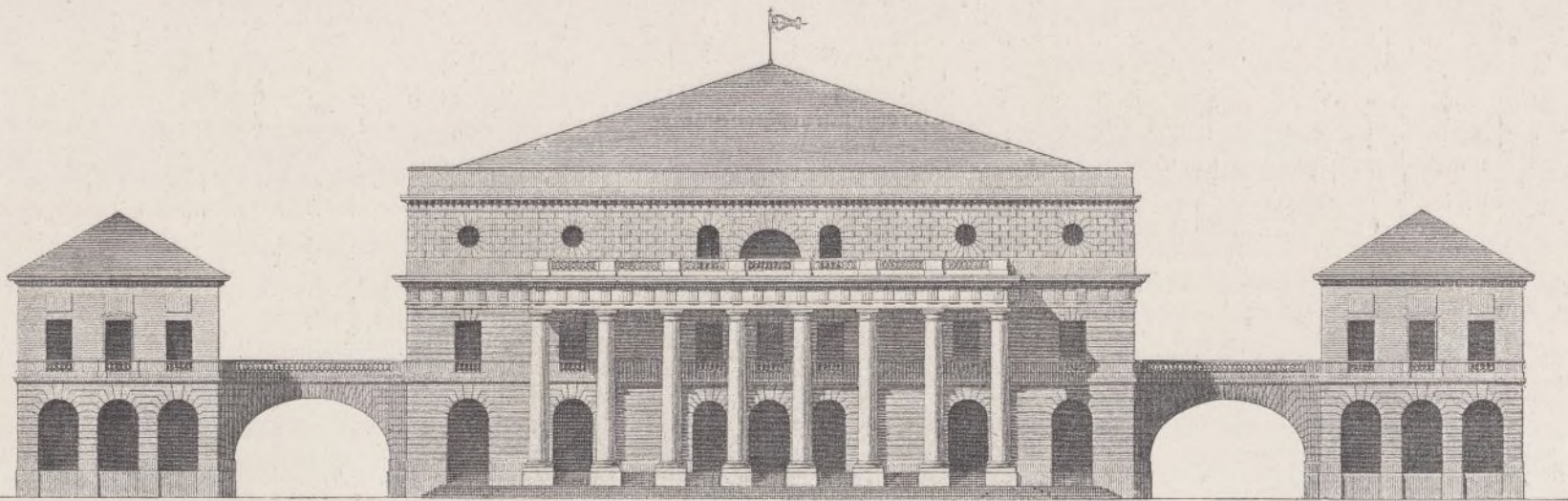
Elle n'avait jamais revu le chevalier de Palluel et jamais, non plus, n'avait cessé de penser à lui.

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de Adrien Moreau).







## LE THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

Les Comédiens français, las de jouer dans la trop petite sallé de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (rue de l'Ancienne-Comédie), demandèrent au roi Louis XV de leur concéder l'Hôtel de Condé, près les jardins du Luxembourg. Ce fut Louis XVI qui approuva définitivement les plans de Wailly et Peyre, et les Comédiens donnèrent leurs représentations aux Tuileries (salle des machines) durant les travaux de démolition de l'Hôtel et de construction du théâtre.

Ouvert en 1782, le Théâtre-Français, vaste et bien décoré, fit courir tout Paris. C'était, comme aujourd'hui, un bâtiment isolé dans ses quatre faces, mais flanqué à droite et à gauche de deux pavillons réunis au monument par deux ponts de communication sous lesquels on pouvait descendre à couvert. « Chacune des arcades sera numérotée, disait l'ordonnance détaillée du lieutenant de police, afin que les maîtres et les domestiques puissent se retrouver facilement à la sortie du spectacle. » (Porel et Monval. *L'Odéon*.)

On critiqua bien la façade trop massive, la scène pas assez profonde, le lustre entouré des douze signes du Zodiaque en carton; mais on déclara néanmoins que « c'était une belle construction ». Nous en donnons l'élévation en tête de cet article.

En 1784, on y donne le *Mariage de Figaro*. Représentation mémorable suivie de quatre-vingt-quatre autres. Un critique du temps, M. d'Auberteuil (*Costumes et Annales des grands théâtres de Paris*), écrit : *Ces tableaux sont variés et les caractères soutenus ; l'idée du jeune page, que le comte retrouve à chaque instant sous ses pas, est heureuse. On a reproché à l'auteur une intrigue décousue et trois pièces en une, des fautes contre le goût et contre la vraisemblance ; mais la curiosité du public est justifiée par la force de comique et d'expression qui règne généralement dans cette pièce. M. de Beaumarchais a senti, en homme d'esprit, qu'Arlequin avait besoin d'un successeur ; il a créé Figaro.*

Il existe encore, au théâtre de l'Odéon, le plafond peint de la loge de Mademoiselle Contat, qui lui fut offert, dit-on par le comte d'Artois. Malgré les incendies successifs qui dévastèrent le théâtre, ce plafond est intact.

Il faut aller jusqu'au *Charles IX*, de Joseph Chénier, pièce dans laquelle débuta Talma, pour retrouver le succès du *Mariage de Figaro*.

De 1784 à 1789, le théâtre a une troupe merveilleuse. N'oublions pas les acteurs Brizard, Molé, M. et Madame Prévile, Madame Dugazon, l'inimitable soubrette, et surtout Mademoiselle Raucourt, qui fut le professeur de Mademoiselle Mars.

Madame Vestris avait joué *Gabrielle de Vergy*, singulière

tragédie de Du Belloi. Le rédacteur des *Annales des grands théâtres* en parle longuement : « *Tout le monde sait la romance de Gabrielle de Vergy, et les noms de Fayel et de Coucy ne pouvaient être changés non plus que le sujet principal. C'est la jalousie cruelle et la vengeance de Fayel qui força Gabrielle à manger le cœur de Coucy, son amant. Il a fallu beaucoup d'art pour rendre supportable un sujet aussi atroce. Toutes les femmes s'évanouissaient lors des premières représentations ; les corridors étaient remplis de dames délacées, tombantes et reçues dans des bras secourables. Elles retournaient le lendemain pour s'évanouir encore et faire preuve de leur délicatesse et de leur sensibilité... La mode de s'évanouir à cette pièce est désormais passée ; mais l'illusion que Madame Vestris y produit est toujours la même, nul ne peut retenir ses pleurs.* »

En 1789, c'est le théâtre de la Nation. Talma, jaloux par ses camarades, est exclu du théâtre. La municipalité de Paris, dont Bailly est le chef, impose sa rentrée; mais en 1791 il va au théâtre de la rue Richelieu (alors théâtre de la République), avec ses amis. Le Comité de Salut public ferme le théâtre de la Nation après les tumultueuses représentations de l'*Ami des Lois*, de Laya : les acteurs sont envoyés aux Madelonnettes et les femmes à Sainte-Pélagie. La plupart durent au comédien La Bussière la liberté et la vie.

Dans leur *Histoire de la Société Française pendant la Révolution*, les Goncourt, qui ont compulsé si merveilleusement les chroniques du temps, apprécient ainsi la dissonance entrée au foyer des acteurs de la Comédie-Française : « Il s'agit bien des tendances révolutionnaires de la pièce de Joseph Chénier et du succès qu'elle fait à Talma !

La querelle vient d'un motif plus puissant, plus grand, plus important, que d'une blessure à leur sentiment politique ou même à leur amour-propre ; c'est la grande bataille du privilège contre la liberté théâtrale, que donnent les comédiens. Naudet, Mademoiselle Contat et Raucourt ne veulent et ne peuvent résigner la dominante suzeraineté du vieux théâtre Saint-Germain, et les privilèges de l'Opéra étant frères des privilèges de la Comédie-Française, ils les défendent avec les leurs, l'Opéra se taisant. Les Italiens condamnés à jouer des pièces où l'acteur pouvait s'évanouir, se blesser, mais ne pouvait mourir ; le théâtre de Monsieur condamné à ne jouer que des traductions d'opéras italiens ; les Variétés condamnées à ne jouer que des pièces de trois actes ; Nicolet condamné à conserver les danseurs de corde ; les élèves de l'Opéra condamnés à ne jouer que des pantomimes ; le théâtre des Beaujolais condamné à des chants mimés par les acteurs sur la scène et chantés dans les coulisses ; les Délassements et les Bluettes



MADemoiselle OLLIVIER, DANS LE RÔLE DE « CHÉRUBIN » DU *Mariage de Figaro*. FAC-SIMILÉ D'UNE ESTAMPE EN COULEURS DE LÉVEILLÉ.



condamnés à une gaze entre l'acteur et le spectateur; un théâtre d'amateurs de la rue Saint-Antoine condamné à n'ouvrir ses portes qu'à sept heures, une heure après l'entrée de tous les spectacles; les petits spectacles des boulevards condamnés à garder à leur porte les tréteaux de la parade, comme des affranchis leurs anneaux d'esclave aux pieds; — à ces droits superbes sur les rivaux, ajoutez pour la Comédie-Française la propriété de toutes les pièces des auteurs morts, considérées comme son domaine exclusif; — les privilèges étaient trop beaux, la seigneurie trop riche d'oppression, pour que la Comédie fit sa nuit du 4 août. »

Talma veut la liberté théâtrale, Naudet la combat. L'effervescence est à son comble. Cependant, à une représentation gratuite du 8 janvier 1791, Naudet et Talma se réconcilient en scène. Tout d'abord Naudet se refuse aux embrassades, la cabale de Talma crie, Naudet crie plus fort qu'elle : « Messieurs, ce n'est point désobéissance, mais force de caractère. » — Qu'il l'embrasse, à genoux ! » rugit le parterre. Naudet réplique : « Vous l'ordonnez, je n'ai plus de volonté. Je fais à vous seuls le sacrifice de mon ressentiment. » Et Naudet embrasse froidement Talma.

L'Odéon rouvre en 1794 et devient, sous la direction de la Montansier, le théâtre de l'Égalité.

La troupe, en désaccord avec la Montansier, se disperse dans les autres théâtres de Paris et va en partie à la salle de la rue Feydeau.

Le théâtre de l'Égalité est alors baptisé théâtre de l'Odéon, sous la direction nouvelle d'un certain Poupart-Dorfeuille, qui en fait une sorte de Conservatoire de chant et de déclamation. On y joue tour à tour la tragédie, l'opéra, la comédie et la pantomime. La salle est complètement restaurée par Le Clerc et Le Page, qui deviennent ses associés.

Le Conseil des Cinq-Cents y tient ses assises. Le bureau est sur la scène et les membres occupent l'orchestre.

C'est là que se fit le coup d'État du 18 Fructidor.

Le théâtre ne faisant pas de recettes, il fallut appeler la tragédienne Raucourt. Le Page et Le Clerc, qui avaient succédé à Poupart-Dorfeuille, se voient dépossédés de leur privilège. Le théâtre brûle le lendemain (18 mars 1798), et Le Page, accusé d'y avoir mis le feu, est condamné à deux mois de prison.

Réédifié en 1804, sur la demande ou plutôt sur l'ordre de l'Empereur et aux frais du Sénat, qui avait en caisse 1,500,000 francs d'économies, l'Odéon ouvre le 15 juin 1808 comme théâtre de l'Impératrice et de la Reine.

En 1814, il arbore le drapeau blanc et c'est encore l'Odéon; puis pendant les Cent-Jours il reprend son ancien titre, pour redevenir finalement théâtre de l'Odéon.

Un nouvel incendie éclate le vendredi saint 1818 et sa réouverture a lieu pendant l'hiver de 1819.

La troupe compte alors Mademoiselle Georges, puis Samson, Frédéric Lemaître, Bocage et Ligier.

De 1824 à 1826, le théâtre Italien, sous les directions Viar-

dot et Dormoy, y donne des représentations, mais il se consacre ensuite au répertoire dramatique et aux nouvelles pièces de

Casimir Delavigne, Scribe, Soulié, Musset, Dumas père, Vigny, Hugo, Théophile Gautier.

La subvention, qui est présentement de cent mille francs, était variable dans le passé.

Lorsque l'adroit directeur Bocage eut engagé Mademoiselle Georges et Madame Dorval, le ministre comprit que le second Théâtre-Français pouvait aider les auteurs. En 1844, il sollicita des Chambres une subvention de 60,000 francs, qui fut accordée.

Le directeur d'alors était Lireux. Ce fut lui qui joua la seconde œuvre de Balzac : *Les Ressources de Quinola* et la première de Ponsard : *Lucrèce*.

Si l'on veut se rendre compte de la besogne abattue au théâtre de l'Odéon pendant la saison 1843-1844, des pièces, des écrivains et des acteurs en vogue, nous relevons : *Un Discours de rentrée*, en vers, de M. Camille Doucet, débité par Monrose; le *Médecin volant*, de Molière; *Lucrèce*, avec Ballande et Madame Dorval; *l'Ecole des Princes*, de L. Lefèvre, comédie en vers

distribuée à MM. Milon, Darcourt, Derosselle, Pierron, Barré, Pelez, et à Mesdames Payre et Naptal; *Tôt ou tard*, de MM. Léonce et Moléri; *Pierre Landrin*, d'Emile Souvestre; *l'Hôtel d'Alban*, de M. Deslandes; le *Despote*, de Dumersan; les *Moyens dangereux*, de M. Léon Guillard, plus tard archi-

viste de la Comédie-Française; les *Réparations*, de MM. Sauvage et Landaye, pièce jouée par Saint-Léon, Baron, Rousset et par Mesdames Grassan et Broux; le *Médecin de son Honneur* ou la *Main du sang*, drame imité de Calderon, par Hippolyte Lucas, musique de Donizetti; la *Duchesse de Chateauroux*, par Madame Sophie Gay, nièce de Madame Emile de Girardin; le *Laird de Dumbiky*, d'Alexandre Dumas; *Phèdre*, avec Madame Dorval; *Antony*, avec Bocage et Madame Dorval; *Tartufe*, avec Bocage; *Andromaque*, avec Madame Dorval, qui se fait applaudir aussi dans le *Mariage de Figaro*, la *Mère coupable*, *Henri III et sa Cour* (la duchesse de Guise). Bocage est superbe dans *Don Juan*, *Nicomède*, le *Misanthrope* et *Othello*; Mademoiselle Georges joue successivement *Rodogune*, *Britannicus*, *Héraclius*, *Médée*, *Une Fête sous Neron*, et Frédéric-Lemaître incarne *Ruy-Blas*.

Buloz avait refusé *La Ciguë*, d'Emile Augier. Le même Lireux s'empessa de monter cette charmante comédie. Mais les frais de toutes sortes obligèrent bientôt ce judicieux directeur à abandonner la partie,

et ce fut Bocage, l'illustre acteur, qui le remplaça. La salle, restaurée par Gisors, le prix des places diminué, la subvention élevée à cent mille francs, c'est plus qu'il n'en fallait pour remettre l'Odéon à la mode.

Le succès fut immense. Le public d'alors n'était pas aussi calme, aussi indifférent qu'aujourd'hui; l'étudiant, qui va disparaissant, surtout dans son type original, aimait à aller gaminer à l'Odéon; c'étaient, pendant les entr'actes, des cris d'animaux en fureur, des grêles de flèches de papier, des appels bruyants de place à place; ce vacarme se continuait souvent le rideau



MADemoiselle GEORGES, PAR LE BARON GÉRARD (VERS 1810).

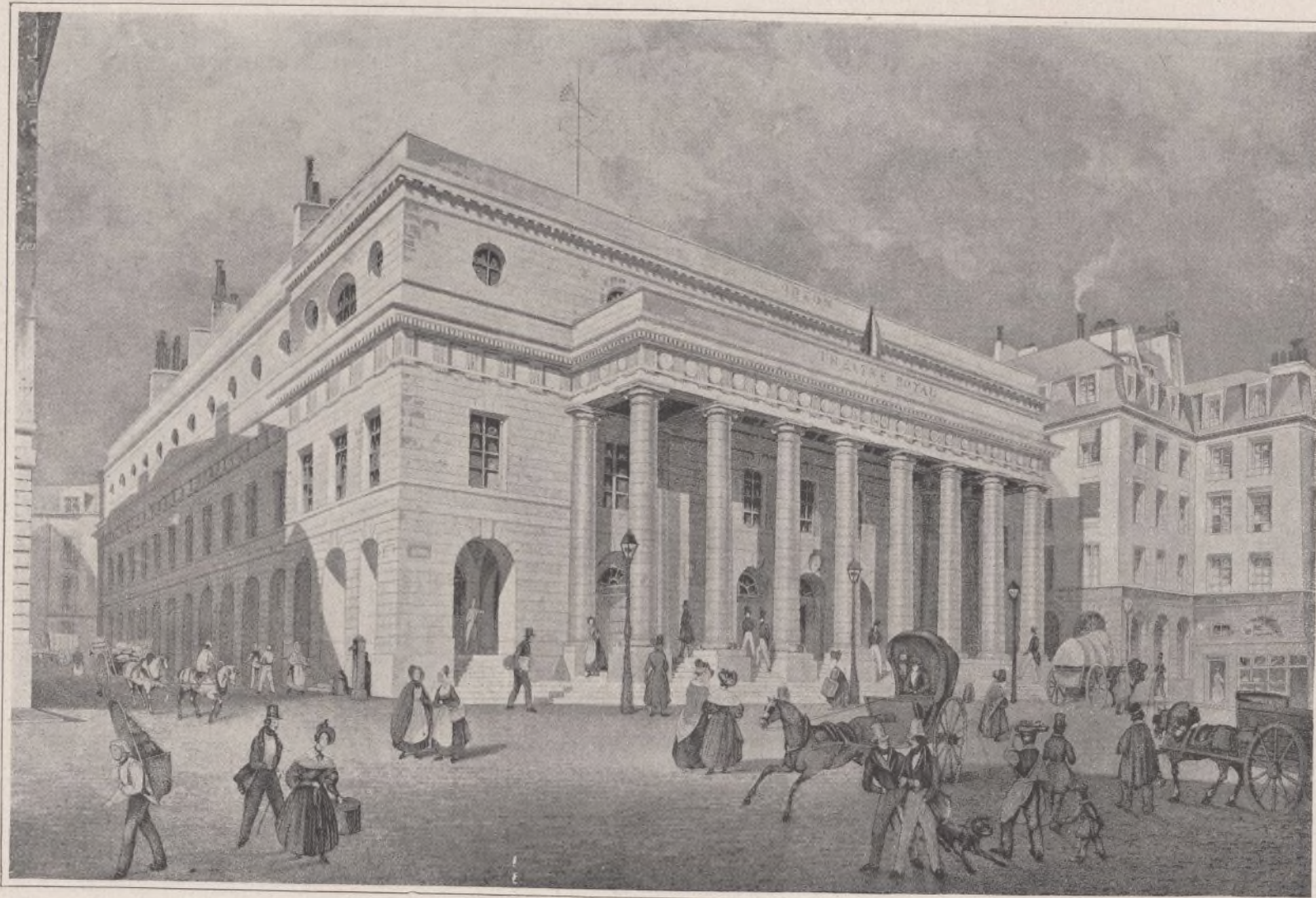


MADemoiselle GEORGES, PAR DRUMMOND (VERS 1835).



levé et nuisait à bien des pièces. Pour conjurer ce danger permanent, en faisant évoluer les esprits, Bocage créa au foyer du

public un musée pour la grande joie des spectateurs et des habitués. Les plus grands peintres envoyèrent à cette exposi-



tion permanente et renouvelable : Delacroix, Diaz, Corot, Charlet, Isabey, C. Roqueplan, Wattier, Leleux, Court, Th. Fragonard, Chassériau, Tanron, Dubuffe, Boulanger, Philippoteaux, de Pujol, Granet, Rosa Bonheur. Eugène Sue y donna une *Marine* et Gautier une *Pandore* que Jules Janin appela la déesse Torticolis.

Théophile Gautier avait composé le prologue de rentrée :

L'ESPRIT CHAGRIN

L'Odéon, qui ne peut ni vivre ni mourir,  
N'est jamais plus fermé que lorsqu'il vient d'ouvrir.

LE DIRECTEUR (joué par Bocage)

On a fait là-dessus mille plaisanteries.  
Je le sais. Il poussait de l'herbe aux galeries ;  
Dix-sept variétés de champignons malsains  
Dans les loges tiguaient les mousses des coussins,  
Une flore complète... Et plus d'un journaliste  
Malicieusement en publia la liste.  
Les ours du pôle arctique et les ours des cartons  
Dans cet autre Spitzberg avaient pris leurs cantons,  
Et par eux fut mangé le claqueur solitaire  
Hivernant dans la neige au milieu du parterre.  
L'abandon tamisait la poussière partout :  
Des fils tombaient du ciel, une araignée au bout,  
Et, terreur du pompier, le long des couloirs sombres,  
Des directeurs défunts se promenaient les ombres...

Le rapporteur général de la commission du budget, appuyé par Lamartine, s'expliqua ainsi pour justifier la subvention de cent mille francs nécessaire à l'entreprise : « Une augmentation permettra au nouveau directeur de composer une troupe capable d'interpréter dignement les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire et d'inspirer plus de confiance aux auteurs nouveaux. Alors l'existence du théâtre de l'Odéon cessera d'être incertaine, l'administration veillera soigneusement au bon emploi d'une subvention qui, en dotant définitivement un quartier important d'un établissement qui lui est nécessaire, contribuera à former des auteurs et des acteurs pour notre premier théâtre et à inspirer à la jeunesse des écoles le goût des lettres, qui est la plus utile des distractions. » (*Moniteur*, juin 1846).

Bocage fut révoqué pour avoir laissé représenter une opérette satirique d'Hervé et monté un ballet.

Le 23 novembre 1849, une comédie de George Sand : *François le Champi*, obtint un éclatant succès.

En 1852, Henri Monnier y joue sa pièce : *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*.

Et peu après, Théodore de Banville fait recevoir son *Feuil-*

*leton d'Aristophane*, revue en vers. Aristophane, en bottes vernies, en pantalon collant, suivi de son esclave Xantias, fait

Bygonia lutea, King. 24 septembre 1892, kilomètre six cent  
soixante.

dont précède M. de St. Jérôme d'âge. Le 1<sup>er</sup> est —  
 Pons de Lamoignon, commissaire de la marine — M. de Malleville —  
 le 2<sup>ème</sup>, directeur de l'école, et le 3<sup>ème</sup> de la marine, le 4<sup>ème</sup> au  
 5<sup>ème</sup> comte.

[illegible]

après l'absence de tout autre document, on se décide à proposer  
à son exécution qui pourra être ultérieurement discutée.

Howley's parakeet	-	_____	_____
W. warbler	-	_____	_____
W. songster	-	_____	_____

Une description d'ouvrage et il est reconnu que ce compo-  
sition est bonne. Les autres sont, pour cette fois, à com-  
poser à un second service qui donne ?

*Scorpaenidae* \_\_\_\_\_ *Scorpaenidae*  
*Scorpaenidae* \_\_\_\_\_ *Scorpaenidae*  
*Scorpaenidae* \_\_\_\_\_ *Scorpaenidae*

Leprésent. versant de l'Etat seigneur partant de membres  
présents. 460 Annemasse, Le Pont d'Audoubert

Aug Mathew

*Albion*  
*Amber & Portland*

PROCES-VERBAL DE RÉCEPTION DE « JOSEPH PRUDHOMME »,  
PAR LE COMITÉ DE LECTURE DE L'ODÉON.

der devant lui, comme un compère des Variétés ou de la  
la, toutes les actualités.

de Madrid

\_\_\_\_\_



Les directeurs qui ont succédé à Le Clerc et Le Pâgé, de triste mémoire, sont, jusqu'en 1853 : Sageret, Picard, de l'Académie française ; Alexandre Duval, également des Quarante ; Gentil, Gimel, Bernard, Fadera, Petit aîné, Sauvage, Lemettheyer, Harel, d'Epagny, Lireux, Bocage, Vizentini, Manzin et Altaroche.

Plus près de nous, sous les directions de Chilly, Duquesnel, La Rounat, Porel, Marck et Desbeaux, le théâtre de l'Odéon a révélé des auteurs et des comédiens que nous connaissons tous.

Un arrêté du ministre des Beaux-Arts nomma, en 1896, MM. Ginisty et Antoine directeurs de l'Odéon.

M. Antoine, créateur du Théâtre-Libre, allait moderniser ce temple de l'art classique. Hélas ! sa direction ne dura que vingt jours, les deux associés n'ayant pu se mettre d'accord, pour des raisons que nous ignorons.

Ce rêve que M. Antoine avait eu autrefois de diriger un théâtre, nous le connaissons en entier, il est développé tout au long dans la brochure qu'il envoya à ses fidèles abonnés en mai 1890.

Aurait-il dirigé l'Odéon selon le mode ci-dessous ?

Nous donnons à titre de curiosité le dernier chapitre de cette brochure :

« La salle contiendra neuf cents places. Elle sera de dimensions telles que des comédiens parlant à diapason naturel seront facilement entendus de toutes les parties de l'édifice. Les places coûteront 50 o/o meilleur marché que dans la moyenne des théâtres actuels. La décoration de cette salle, les dégagements, les foyers, l'aménagement matériel seront empruntés aux installations les plus rationnelles des théâtres étrangers. La scène, pourvue d'une machinerie, d'un éclairage et de dégagements inconnus à Paris, permettra la réalisation sans entr'actes de n'importe quelle conception dramatique. Un orchestre aménagé comme à Bayreuth permettra, le cas échéant, de faire des exécutions musicales. Le Théâtre-Libre comportera une troupe de trente-cinq artistes des deux sexes. Ils recevront des appointements annuels et jouiront de la participation aux bénéfices. Ils joueront tous les emplois que la Direction leur assignera. Les rôles importants seront remplis tour à tour, dans le même

ouvrage, par plusieurs artistes. Les noms de ces artistes ne paraîtront jamais sur les affiches publiques, lesquelles mentionneront simplement l'heure du spectacle, l'ouvrage représenté et l'auteur de cet ouvrage. Le spectacle sera renouvelé tous les quinze jours, quel que soit le sort de l'œuvre représentée ; s'attarder sur un succès, ce serait recommencer l'encombrement et ralentir la production. Il y aura seize spectacles par saison. Les premières représentations de chacun de ces spectacles seront données à bureaux fermés, devant une salle composée de la presse et des membres honoraires du Théâtre-Libre. Ceux-ci, privilégiés, conserveront dans la nouvelle combinaison leurs droits de possession d'un fauteuil à l'abonnement, sans que le prix de cet abonnement soit modifié. Ils jouiront des seize spectacles de la saison. En cas de difficultés avec la censure, le Théâtre-Libre, reprenant pour un soir sa forme ancienne, donnera, en représentation privée, l'œuvre qui aura causé la contestation. Sur tous les autres points, le Théâtre-Libre rentrera dans la catégorie des théâtres ordinaires. »

Aujourd'hui il est administré par M. Ginisty, seul. Les idées changent, les modes passent, mais le théâtre de l'Odéon, avec ses huit colonnes de l'ordre dorique, demeure. Jusqu'à ce qu'il disparaisse, les directeurs diront ou feront dire au public ce que l'acteur Dorival improvisa le soir d'ouverture, en 1792, avant *Iphigénie en Aulide*, de Racine : « Mesdames et Messieurs, nos premiers soins seront consacrés à rassembler ici tout ce qui peut contribuer à votre agrément et donner de la pompe à nos représentations. Vous dire qu'il sera le dépôt des richesses que les grands hommes de la nation nous ont confiés, c'est vous en assurer le domaine, c'est vous supplier d'en faire le tribunal où vous rendrez ces arrêts immuables qui fixent à jamais le rang des ouvrages et la réputation des auteurs. Puissiez-vous, Mesdames et Messieurs, y recueillir, avec votre indulgence ordinaire, les marques de notre zèle, les efforts de nos faibles talents et les témoignages de notre respectueuse reconnaissance. »

MAURICE VAUCAIRE.



MADemoiselle ANAÏS, PAR VIGNERON.





# Le Suicide de Vittor

Comment z'eme suis suicidé ? .....



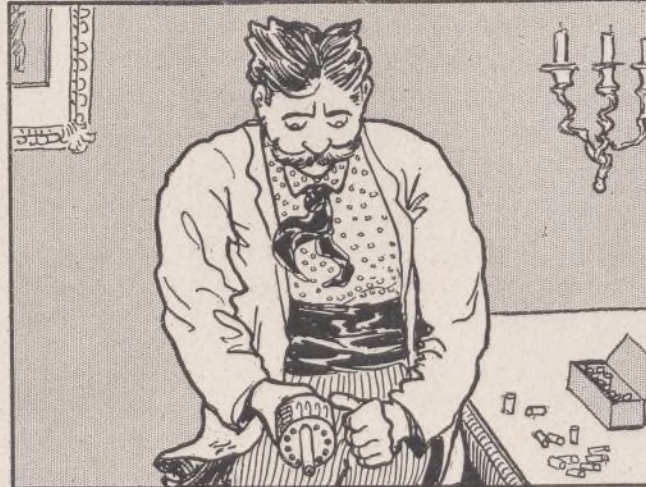
Un matin, ze reçus une lettre d'Elle...



....Elle me quittait !!! Dans mon désespoir....



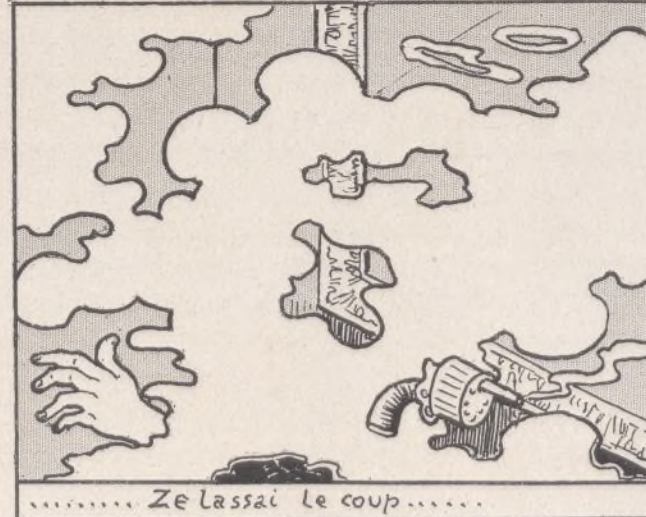
...Ze regardai ma panoplie et z'y pris un revolver....



...à 24 coups que ze sarzeai de 24 cartouches, puis



...pour nepas me manquer, ze fus me mettre devant la glace..



..... Ze lassai le coup .....



..Péchère ! ze m'étais tiré dans la glace !!! .....



....Différentement, ze l'ai essappé belle, hé ? .....

Ludovic Mandres.



JEAN DE MABUSE



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1897 by Roussod, Valadon & Co.

PORTRAIT DE JEAN CARONDELET

(Musée du Louvre.)

Ayuntamiento de Madrid







# JEAN DE MABUSE

## Peintre de Portraits

*« La chose la plus haute que puisse faire l'Art, c'est de mettre devant vous l'image véritable de la présence d'un noble être humain. Il n'a jamais fait plus que cela, et il ne doit pas faire moins. »*

(JOHN RUSKIN, *Lectures on Art*, § 31.)

Supposez, un instant seulement, que le 9 octobre dernier, au lendemain de la visite du Tsar à Paris, on ait lu dans les journaux l'information suivante :

« Les souverains russes sont allés hier au Musée du Louvre. Le ministre, M. Rambaud, entouré de MM. Kämpfen, directeur du musée, le comte de Laborde, président du comité des musées, M. Roujon et quelques autres personnalités de la direction des Beaux-Arts, reçoivent les souverains. Un salon de réception a été aménagé dans la galerie Campana, et là, quelques rares artistes ont été présentés au Tsar, par exemple, MM. Detaille, Puvis de Chavannes, Bonnat, etc.

« Un certain nombre d'autres personnalités artistiques, d'ailleurs, se sont rangées sur le passage du Tsar, notamment MM. Fremiet, Falguière, Chaplain, Benjamin-Constant, Roty, Bouguereau, Henner, J. P. Laurens, Guillaume, Marqueste, etc., etc., ainsi que plusieurs membres de l'Institut en costume officiel...

« Un de ces dignitaires se trouvant à court d'argent et ayant



HOMME EN ARMURE (MUSÉE DE DRESDE).

vendu, il y a quelque temps, son habit vert pour parer à des dettes criardes, s'en était confectionné un en papier qu'il avait peint et orné de palmes et cela avec un si grand talent qu'aucun costume ne paraissait aussi beau ni aussi somptueux et que, ce n'est qu'en le touchant que l'Empereur s'est aperçu de la supercherie... etc., etc. »

Je crains fort que l'on eût crié à l'irrévérence, au scandale et que le prestige de l'Art français en eût été amoindri.

C'est que nous sommes devenus des gens trop sérieux pour nous livrer à ces plaisanteries bénévoles. Nos artistes sont des personnages, et presque des personnages officiels. Ce sont de parfaits hommes du monde. Ils ne peignent plus leurs vêtements et c'est à peine s'ils peignent encore toutes leurs toiles. Ils ont des praticiens et des valets. Ils traitent d'égal à égal avec toutes les puissances. Mais il fut un temps où la fable que je viens de conter advint réellement, non pas à l'un des « rares artistes » qui ont été présentés au Tsar, mais à un artiste tout aussi « rare » dans le sens de « précieux », quand il fut présenté à un Empereur, qui ne laissait pas non plus d'avoir une certaine situation dans son pays.

L'artiste s'appelait Mabuse, et l'Empereur, Charles-Quint.

Lisez plutôt ce récit publié par Carel van Mander, à Harlem, en 1604, et traduit par M. Hymans :

« Mabuse fut, pendant plusieurs années, au service du marquis de la Vère. Or, il se fit que ce seigneur reçut splendidement l'empereur Charles-Quint et qu'à cette occasion il donna à tous ses gens de riches costumes de damas blanc. Le peintre, qui cherchait par tous les moyens à se procurer de l'argent pour satisfaire ses goûts déréglés, parvint à se faire livrer l'étoffe pour la faire confectionner lui-même, mais il la vendit et dépensa le produit. Que faire ? car le temps approchait où devait avoir lieu la fête.

« Dans ces conjonctures, Mabuse prit de beau papier blanc et s'en fit confectionner une robe qu'il décora ensuite de fleurs damassées et d'ornements.

« Le marquis avait à sa cour un savant philosophe, un peintre et un poète ; ils devaient défilé sur un rang devant le palais, où l'Empereur et son hôte occupaient une fenêtre. Pendant le défilé, lorsque le marquis demanda à Sa Majesté quel était le damas qui lui plaisait le mieux, l'Empereur jeta les yeux sur celui du peintre, qui était d'une blancheur éclatante et semé de fleurs plus belles que celui de tous les autres costumes. Pour ce motif, Mabuse fut placé à la table pour faire le service. Lorsque, sur l'invitation du marquis, qui savait tout, il comparut devant l'Empereur, celui-ci tâta l'étoffe et constata la fraude.

« Mis au courant de l'aventure, l'Empereur s'en égayait fort, en sorte que le marquis n'eût pas voulu, pour beaucoup de damas, que le peintre n'eût point fait une plaisanterie qui avait eu l'heur de plaire si fort au souverain. »

Ce trait fort connu témoigne d'une bonne humeur qui n'est plus dans nos Cours, d'une simplicité qui n'est plus dans nos mœurs, d'une audace qui n'est plus dans nos cœurs. Comparez, en effet, ce joyeux éclat de rire de Charles-Quint avec la froide visite du Tsar au Louvre... D'ailleurs, de ce Jean Gossaert Mabuse ou Jennin de Maubeuge, qui nous occupe, on ne sait guère d'autre histoire. C'était un pauvre diable, et il a fait le portrait de Jean Carondelet. Voilà tout ce que les historiens peuvent nous en dire. C'est beaucoup. Nos portraitistes modernes ne sont pas de pauvres diables et ils n'ont pas fait le portrait de Jean Carondelet.

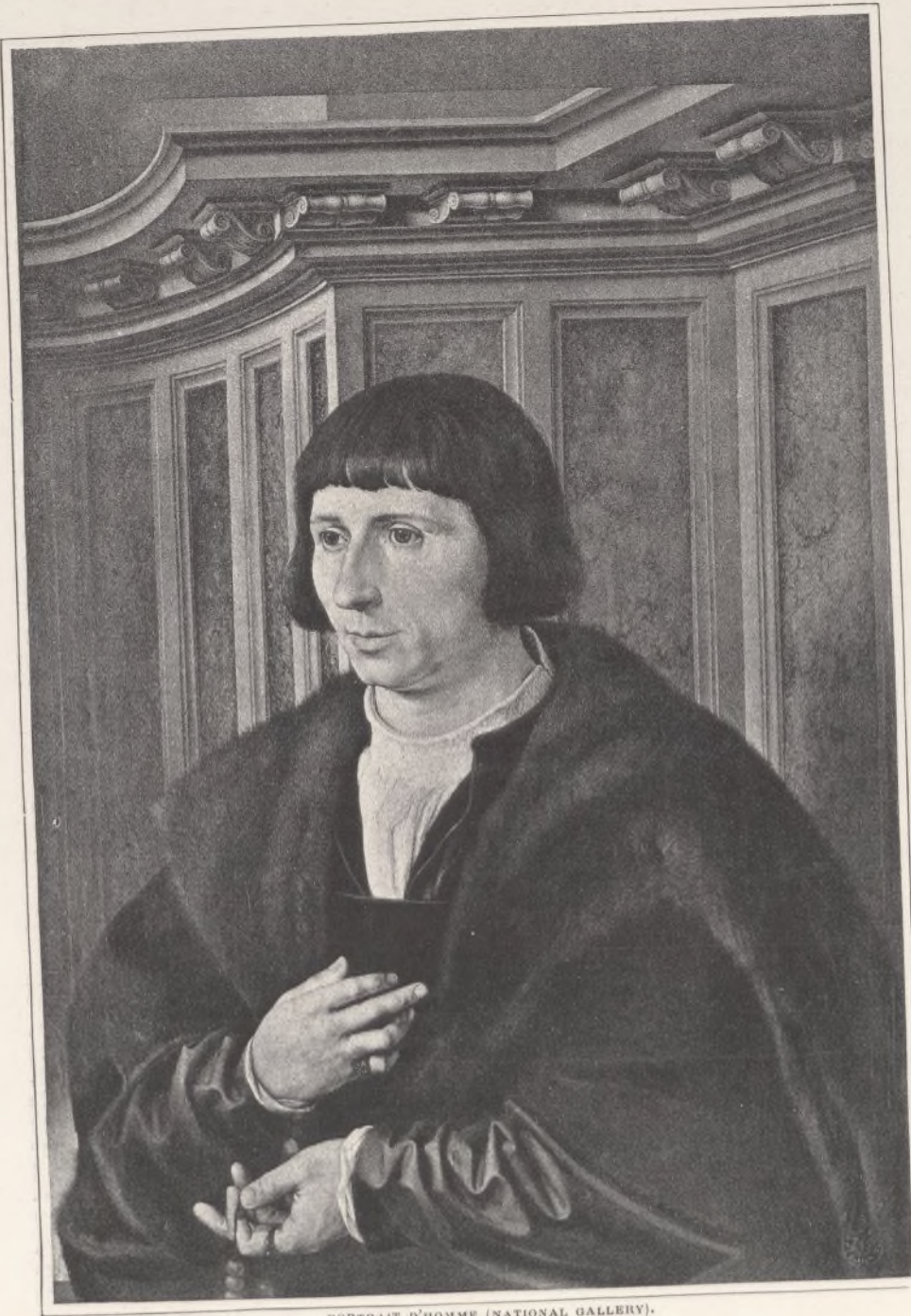
Ce Jean Carondelet fut une des grandes figures de la Franche-Comté — une gloire de province. C'était le temps où ce que nous appelons aujourd'hui la province avait des gloires à elle et où les capitales ne drainaient pas toutes les eaux vives d'un pays, quittaient à retourner ensuite aux villes secondaires, l'opinion toute faite et la pensée toute centralisée. Ou plutôt c'était le temps où il y avait beaucoup de capitales, de « têtes » de pays, beaucoup de cerveaux indépendants. On pensait différemment en Bourgogne et en Dauphiné, en Angoumois et en Picardie. Le voyageur avait quelque chance, en quittant l'ombre de son clocher, de trouver chez les hommes considérables, au loin, des idées qui n'avaient point paru le matin dans un journal à un sou. Et de même qu'on pensait différemment, on peignait de façons diverses. On ne faisait pas un portrait en Italie comme en Flandre. Vous n'avez qu'à errer aujourd'hui dans une exposition internationale pour vous apercevoir qu'en art il n'est plus de nationalités. Le peintre peut habiter Theresienstrasse ou via Sistina ou telle avenue de New-York qu'il voudra, il fera toujours de la peinture de l'avenue de Villiers. A l'époque de Mabuse et de Carondelet — ils étaient exactement contemporains, ayant vécu tous deux entre les dates approximatives de 1469 et 1544 — les choses n'allaient pas ainsi. En quittant son pays on quittait sa peinture. En revenant d'Italie, on ne rapportait pas des étiquettes d'auberges collées sur ses malles : on rapportait un idéal nouveau imprimé dans son cœur. Mabuse fit ce voyage avec Philippe, le bâtard de Bourgogne, ambassadeur auprès de Jules II, et il en revint transformé. Il en revint l'imagination toute peuplée de figures nues, de chairs frémissantes, de sujets fabuleux. Et il se retrouva



en face de la figure grave et sévèrement vêtue de la carnation lymphatique et parcheminée, du geste simple et pieux de Messire Jehan Carondelet, hault doyen de Besançon, abbé de Montbenoit, prévôt de l'église de Saint-Donatien de Bruges, ancien conseiller ecclésiastique au conseil de Malines, ami d'Erasme et auteur présumé d'un traité de *orbis situ*. On était en 1517. Mabuse fit le portrait que vous avez sous les yeux.

Considérez d'abord son attitude et voyez comme elle diffère des poses que prennent, pour se faire peindre, les grands personnages de notre temps. On a déjà plusieurs portraits de M. le président actuel de la République, et — chose bien remarquable — dans aucun il n'a pris l'attitude de la prière. Les Doges de Venise, eux, se faisaient représenter mains jointes et priant. Dans l'un de ses portraits, le Président tient un tuyau de poêle; dans l'autre, il ne tient rien et ses mains sont oisives. Notre temps trouve qu'il y a plus de dignité dans l'oisiveté que dans la prière. Soit. Mais ce n'est pas le travail qui a profité des heures dérobées aux exercices spirituels, — c'est l'inaction. Les mains ne s'élèvent plus vers le ciel, mais elles ne cultivent pas mieux la terre; les volontés ne se soumettent pas publiquement à Dieu, mais elles ne restent pas moins craintives devant les assemblées des hommes; les cœurs ne se donnent plus mais s'appartiennent-ils davantage et avons-nous trouvé une plus belle attitude pour les portraits de nos doyens de faculté, cardinaux ou présidents de République, que Mabuse en trouva, voici quatre cents ans, pour Messire Jehan Carondelet?

Serait-ce le réalisme qui nous gêne et le goût de la vérité qui nous empêche de peindre nos contemporains en des postures qu'on ne leur voit pas d'ordinaire? Assurément non. Car les poses qu'imaginent nos grands portraitistes sont moins pieuses que celle de Carondelet, mais ne sont pas plus réelles.



PORTRAIT D'HOMME (NATIONAL GALLERY).

Qui a jamais vu le général Prim se promener sans chapeau sur un cheval cabré, les cheveux au vent, dans un attirail de furie, de désordre et de désespoir? Lui-même il a toujours refusé de se reconnaître dans ce chef-d'œuvre de Regnault, qui est au Louvre... Plus récemment, M. Bonnat a choisi pour M. Puvis de Chavannes l'attitude d'un orateur, auprès du verre d'eau

sucrée des conférences, et plus récemment encore, M. Detaille a peint le prince de Galles conduisant les armées et montrant à un aide de camp, d'un geste à la de Moltke, comment on fixe la victoire... Pourquoi, après ces exemples décisifs, ne montre-t-on pas quelqu'un de nos ministres à genoux devant l'archange saint Michel ou assistant au défilé des Rois Mages? L'anachronisme ne serait point plus surprenant, ni la rencontre plus imprévue.

Mais sans nous étonner outre mesure, si les laïcs de notre temps ne se font plus dessiner les mains jointes, notons que cette attitude ne se retrouve pas davantage chez les portraits de nos grands dignitaires ecclésiastiques. On en voit chaque année quelques-uns à nos Salons. Les voit-on jamais en prière? M. Bonnat a représenté le cardinal Lavignerie, une plume à la main, renversé dans son fauteuil dans un déploiement de soie rouge et un ruissellement de barbe blanche, — et c'est un chef-d'œuvre, mais ce n'est pas une œuvre pie. Et le grand Africain garde devant le siècle beaucoup moins l'attitude d'un ministre du Dieu de charité que celle d'un juge qui vient de signer un arrêt de mort.

Ici, au contraire, tout concourt à ce qu'une idée de foi, de paix et d'étude, s'insinue en vous. Plus vous regarderez cette « image fidèle d'un noble être humain », selon le mot de Ruskin, et plus vous la sentirez vivre de la vie intérieure. Ce portrait n'a rien qui s'impose, ni qui étonne, rien qui secoue les nerfs ni qui inquiète l'entendement. Avez-vous remarqué que, comme il y a des portraits de famille, il y a aussi des familles de portraits? Eh bien, celui-ci est frère du portrait grave et menu de Georg Gisze, le négociant peint par Holbein, qui est à Berlin; du portrait conjugal du bourgeois et de sa femme se donnant la main, de Van Eyck, qui est à la National Gallery; du portrait studieux d'Erasme écrivant, qui est dans le salon carré, au Louvre, et naturellement aussi du *Portrait du Bénédictin* que vous avez sous les yeux; frère de toutes ces effigies du silence et de la paix, calmes comme le soir, sévères comme les rochers, profondes comme les bois... Il a une grande austérité pittoresque. Pas un bibelot où l'on accroche des rayons, pas une lucarne d'où l'on observe le ciel, pas même de ces pierreries qui, chez les grands portraits de la Renaissance, luisent dans l'ombre, comme des yeux veufs de leurs orbites... A peine au doigt un anneau sévère, anneau de l'homme d'église, qui n'est pas le lien de deux êtres aimables et jeunes, mais la chaîne qui rive au Dieu jaloux. Le costume est cossu, mais simple et n'a rien qui intrigue ni qui divertisse. Le commissaire-priseur n'a que faire ici.

Mais il y a beaucoup à faire pour le moindre des psychologues. Car l'attitude, qui est la grande révélatrice de l'âme, y parle tout bas. Nous n'apercevons qu'une tête et deux mains: pas de corps et pas de bras, pas même d'épaules, et cependant le peu que nous voyons nous rend compte avec précision de tout ce que nous ne voyons pas. Soyez sûrs que le personnage, dont voici seulement les deux septièmes, ne croise pas les jambes ni ne danse pas un pizzicato. Soyez sûrs qu'il ne rumine pas une vengeance, ni ne s'égaye d'une mystification. Non, vous n'avez pas de doute là-dessus, mais en avez-vous davantage sur l'objet vers lequel tendent toutes ses pensées? Ne sentez-vous pas que les rayons des yeux descendent et que les bouts des doigts montent vers le même objet, et que cet objet se trouve au point précis où les deux lignes, la ligne des doigts et la ligne du rayon visuel se croisent, si nous les prolongeons par l'imagination? Il s'y trouve, en effet: c'est là que se tient l'Enfant Jésus, dans le panneau de même forme et de même nature qui accompagne, au Louvre, le portrait de Jean Carondelet.

Le dessin de cette figure n'est ni impeccable, ni transcendant. On peut l'admirer dans ses détails, pris un à un, séparés de l'ensemble, dissociés et à la loupe examinés. On ne doit pas le proclamer un chef-d'œuvre de construction et de logique, car il en manque totalement. Que Messire Jehan Carondelet fût laid et eût la figure de travers, c'est ce qui peut arriver à tout le monde et même à un conseiller ecclésiastique de Malines et à un abbé de Montbenoit. Mais il est des limites auxquelles la nature se tient d'ordinaire et où l'artiste ne s'est point arrêté. L'œil gauche du conseiller descend à travers la joue et s'écarte du nez sans qu'il soit possible d'en donner une bonne raison. Il n'est point sur la même ligne que l'œil droit et ne se tient pas à la même distance de son sourcil. Si vous posez une feuille

de papier bien horizontalement sur le haut de la figure en l'arrêtant au sommet de la pupille de l'œil gauche, cette feuille cachera tout l'œil droit. Ceci montre clairement la faute du dessin, car les lignes de la bouche et du menton étant quasi-horizontales, celle des yeux ne peut être à ce point inclinée. — Si maintenant l'on examine cet œil gauche, non plus quant à sa position



en hauteur, mais quant à sa position en largeur, on trouve qu'il est notablement plus que l'autre éloigné du nez et chassé vers l'oreille. En sorte qu'il n'est à sa place ni en longitude ni en latitude, si l'on peut dire. Toute cette moitié de la figure jure avec l'autre. La pommette gauche est placée un peu haut pour s'accorder avec l'inclinaison excessive des yeux. L'angle du nez annonce une figure de trois quarts tirant sur le profil, tandis que les lèvres annoncent une figure quasi de face ou qui du moins le serait aisément. En un mot, pendant que tout le haut de la figure s'incline et se tourne d'un côté, tout le bas demeure de face ou presque de face et quasi-horizontale. D'autre part, l'oreille n'est pas assez forte et le mouvement général de la tête devrait l'amener plus près de notre vue. On dirait que l'artiste s'est mis d'abord en face de la figure de Carondelet et en a dessiné tout le côté gauche, sauf le nez, puis qu'il a tourné autour de son modèle et a dessiné la moitié droite y compris le nez, et qu'enfin il s'est éloigné du tout pour dessiner l'oreille.

D'ailleurs, le détail de ces traits est des plus subtils et des plus admirables. Voyez comme chaque arc des paupières a été soigneusement tracé, — comme chaque fléchissement des lignes de la fente palpébrale a été calculé, — comme les moindres contours des bords du lac lacrymal ont été suivis pas à pas!... Voyez comme tous les points vivants ou morts de ce tableau ont été touchés par ce pinceau trotte-menu : les yeux cil à cil, les cheveux fil à fil, grain à grain le vieil épiderme, et poil à poil la fourrure tigrée... Suivez les ondes régulières de la chevelure, épiez comme elles s'avancent, se courbant, se relevant et se recourbant tour à tour, ainsi que les vagues quand elles approchent du rivage, et notez combien elles descendent toutes de la même source, — chaque ligne dans cette diversité innombrable tendant à ramener l'œil vers un même point central, un point invisible, au sommet et derrière la tête, si on la suit avec attention. Voyez sur les yeux le fin éventail des cils, voyez comme ils sont plantés et comme ils s'incurvent et se relèvent, semblables aux branches basses du sapin noir. Voyez sous les cils la cornée de l'œil et, sur le globe bleu sombre, découpé en un petit carré clair, le reflet du ciel immense qui éclaira ce tel jour, et sur ce reflet, une minuscule croix noire... Cette croix, c'est l'ombre des barreaux de la fenêtre, de la croisée qui était ce jour-là entre cet homme disparu et ce ciel oublié. En sorte que le monde tout entier a pu entrer dans la poussière de l'histoire, mais que, fixé par le sûr pinceau et la durable matière d'un ouvrier peintre, ce rayon d'un instant s'est arrêté pour toujours sur l'œil d'un homme en prière... Même dans les Livres saints il n'est pas de plus joli miracle. Car ce n'est que sur une chose laide : une tuerie, que Josué avait arrêté le soleil.

Si l'on demandait quelle est la qualité primordiale indispensable de la peinture de figure, on devrait répondre : le modelé. Certes, il faut de la justesse de ton, mais qui dira que les tons de M. Henner sont tout à fait justes? Il faut du dessin, mais qui dira que le dessin de Delacroix est tout à fait rigoureux?

Pour le modelé, au contraire, toute belle œuvre le contient. Rien ne remplace cette révélation du corps, car le modelé révèle le corps comme l'attitude fait l'âme, — et rien ne peut y être comparé. On peut pardonner l'absence de toute autre qualité dans une figure peinte ou dessinée, non l'absence de celle-là, qui n'est pas une qualité mais bien une condition de

l'existence même de la figure et le seul indice qu'elle n'est pas un masque mais une partie intégrante et nécessaire d'une vie. Quel est l'âge de cette vie? C'est la plénitude de la joue, du cou, des lèvres qui nous le dit, et aussi sa santé. Regardez sous les pommettes l'ombre qui révèle leur saillie. C'est elle qui nous

annonce que, là, les os du crâne s'arrêtent et que tout ce qui pend au-dessous n'est que muscles et chair, comme une draperie à un portemanteau... Attirez cette ombre sous la pommette droite et l'on ne comprend plus le trait anguleux de la pommette gauche, et l'on croit que cette joue a reçu une balle et l'a gardée. Remontez cette ombre sous l'œil gauche, et l'on croit que le conseiller a l'œil poché; descendez-la sur la ligne de la pommette, et l'on croit qu'il a une fluxion. Il faut que cette ombre soit graduée, comme elle est. Quant à cette draperie de chair qui pend et se creuse à partir de l'os molaire, voyez comme chacun de ses plis marque bien une fonction différente de l'être qu'elle recouvre et qu'elle révèle, en le recouvrant. Près de la commissure des lèvres, vous sentez, à deux petits renflements, la place de ce muscle qui gonfle la joue, quand on veut souffler dans une trompette, et que pour cela on appelle si pittoresquement le « buccinateur ». Tous les muscles de cette figure sont au repos, sauf peut-être le frontal qui, fixé au sommet du crâne, tire légèrement en haut les sourcils et plisse imperceptiblement la peau du front : les ombres légères qui soulignent ce plissement donnent à toute la figure l'expression doucement attentive dont elle est empreinte. Au-dessus de l'œil droit, les ombres nous révèlent la prééminence de l'arcade orbitaire et suffiraient à nous la révéler, quand

nous n'en aurions pas le profil accusé, de l'autre côté, au-dessus de l'œil gauche. Ainsi chaque ombre est graduée de façon à ce que nous apercevions en perspective chaque plan, si petit soit-il, de la figure humaine, dans toute sa profondeur, et avec les mille contre-plans, pans coupés de ce polyèdre de chair, avec les saillies capitales des os, les saillies moyennes des muscles, les saillies superficielles des rides et des plissements d'une peau vieille qui se détend et se vide déjà de son contenu. Toute l'économie du corps nous est contée par cette minutieuse succession de petits plans différents qui nous donnent envie de tourner autour de ce plat panneau comme autour d'une chose due au modelage. C'est le modelé.

Mais, s'il faut du modelé, si même on peut dire que plus il y en a, plus on doit priser l'œuvre ainsi ouvrée, il n'est point utile qu'il soit très apparent. Il est même nécessaire qu'il ne le soit point et qu'on ne le découvre qu'à la longue, comme un secret et non comme un étalage. Il ne faut point que toute la figure soit bossuée par le jeu des muscles qui affleurent à la peau, — ni que, sous prétexte de nous faire voir les dessous, on nous mette en présence d'un écorché. Il n'est point désirable que, dès le premier coup d'œil jeté sur un portrait, un enfant des écoles primaires en puisse reproduire les plans à la « sauce », pas plus qu'il n'est indispensable qu'en sortant de la première d'un drame lyrique, le spectateur en puisse fredonner les « mélodies » comme on fait une cavatine en sortant de l'Opéra. On peut même dire qu'il n'y a point de si beau modelé que celui qu'on ne voit pas, mais qu'on devine. Or, ici, on le voit, — mais combien il est atténué, adouci, fondu sous l'harmonie générale de ces tonalités bleuâtres qui courent sur la chair! Quelles quiétudes « douce et sfumose » dans ces ombres qui sont, comme le veut Ruskin, *exhalées* sur



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS (MUSÉE DU LOUVRE).



le panneau — exhalaisons de mauves, de violettes, de gentianes et de pensées! Quelle harmonie dans ces bleus — bleu des yeux, bleu du collet, bleu violet de la fourrure, et rouge violacé du fond : la couleur du pressoir au moment où ruisselle le jus des nouvelles vendanges! Et pour empêcher que tout cela ne s'affaîdisse, quelle vigueur dans ces imperceptibles coups de pinceau qui zèbrent les ombres! Combien les lucurs froides mais douces et perlées qui transparaissent au creux de la joue et sous le lobe de l'oreille, et sous l'aile du nez éclairent discrètement l'obscurité des ombres, — non pas brutalement comme des chandelles qu'on promènerait autour de la figure, mais doucement comme le lointain reflet de ces étoiles qui, en plein hémisphère envahi par la nuit, affirment encore la puissance du soleil par un impérissable ressouvenir!

Et les Mains...

Regardez les mains de Carondelet, comme Tolstoï prétend qu'il faut toujours regarder les mains de l'homme qui tient le pouvoir. Observez comment le peintre a pu, sans nuire à la tête, leur donner un extrême fini. Lorsque les mains sont pendantes au bout des bras allongés, par conséquent exilées loin de la figure, il est dangereux de les traiter avec une telle perfection que, l'œil s'y arrêtant, oublie de considérer les traits du visage, la passion des sourcils, la volupté des lèvres, l'éclair des regards. Mais lorsque, comme ici, les mains sont remontées jusqu'au près de la figure, on peut détailler la figure et les mains sans qu'elles s'attaquent et se fassent tort réciproquement. Le regardant les unit dans son admiration, les embrasse d'un seul et même coup d'œil. Aussi voyez comme le peintre les a soigneusement et rigoureusement contourées : avec l'adresse d'une dentellière, avec la conscience d'un carmélite, avec la précision d'un géographe d'état-major!... Voyez comme la courbe du bout de chaque phalange est délicatement tracée, comme la trajectoire vitale de chaque doigt est obstinément cherchée : l'index et le médium suivant une courbe descendante, l'annulaire, au contraire, tendant à se relever, en opposition avec ses deux grands frères, et le petit doigt gardant son allure écartée. Voyez comme la peau se plisse et se casse sous l'effet du mouvement qui rebrousse le dos de la main pour lui faire prendre l'attitude de la prière. Cachez avec des feuilles de papier tout le reste du portrait, ne laissez voir que les mains, et personne ne doutera un instant de ce qu'elles font, de quelle étoffe est celui à qui elles appartiennent et de ce qu'il veut. Elles révèlent bien, par leur geste, l'homme dont elles sont les servantes et le Dieu devant qui elles se sont unies! La main droite, ici, sait ce que fait la main gauche : elles prient toutes deux. Je ne sais pas ce qu'en dirait un chiromancien, mais je sais ce qu'en dirait un artiste. Je ne sais pas si l'on y verrait la ligne de vie, mais je sais qu'on y voit la vie de la ligne, et à un point que bien peu de nos portraitistes savent atteindre aujourd'hui. Ce n'est pas que nous ne soyons très savants! Nous le sommes plus qu'on ne l'a jamais été. Nous photographions tout, nous analysons tout, nous mesurons tout, — spécialement les criminels, — et le service anthropométrique nous permet de savoir exactement comment sont conformés les plus grands malfaiteurs de notre temps. Le service de Mabuse, lui, nous permet de savoir comment étaient faits les plus nobles

bienfaiteurs du sien. On faisait dans ce temps-là l'anthropométrie des grands hommes. « La force réelle des maîtres anciens, dit Ruskin, n'a jamais été portée davantage à son apogée que lorsqu'elle s'est appliquée à peindre un homme ou une femme, et l'âme qui était en eux, non que ce fût toujours l'âme la plus haute, mais souvent seulement une âme déprimée, mais qui était capable d'élévation, ou peut-être pas même cela, mais une âme pauvre et errante, mais vue selon le pauvre petit mieux qui était en elle, par l'œil du maître. »

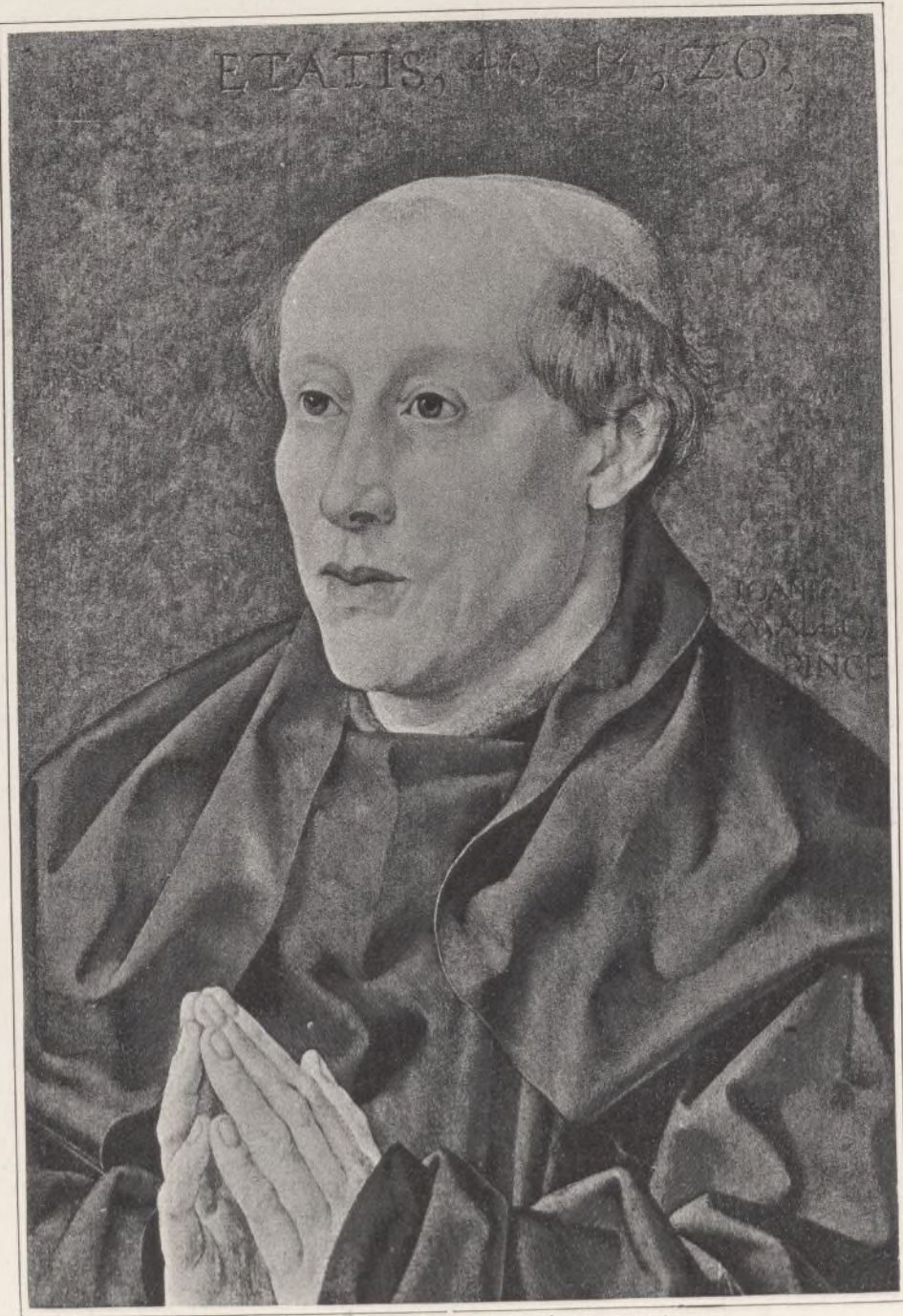
Il ne nous est pas bien difficile, maintenant, de démêler ce qu'il y a dans celle-ci. Elle se raconte par son attitude comme le corps auquel elle est liée se raconte par son modelé. L'heure où Mabuse l'a entrevue était pour elle grave et solennelle, et il l'a bien senti, en dépit de sa vie de larron et ses « mœurs dissolues ». Jetez un dernier coup d'œil sur ce visage quiet et flétri, sur ces joues flasques qui se creusent, sur cette peau qui colle aux tempes et sertit les orbitaires, sur ces lèvres qui se sèchent. Donnez une dernière minute d'attention à ce masque humain tiré de la foule innombrable des morts qui marchent devant nous et que

nous nous levons déjà pour suivre... Cet homme est à l'âge des froides pensées et des définitives résolutions. Sur son front les années qui furent ont creusé leurs sillons où rien ne germe ; les années qui doivent être passées devant ses yeux où se couchent des paupières alourdies ; entre ses doigts joints, les jours qu'on veut retenir ont coulé comme ils eussent coulé entre des mains ouvertes. L'expérience, qui est la plus triste des sciences et la plus vaine, lui a appris ce que durent les promesses et ce que pèsent les volontés. Il connaît, selon la parole de Gratry, « la limite des cœurs et des esprits ». Il a vu son père, le grand chancelier de Bourgogne et de Flandre, vieillir disgracié, « *dignitate exiit non merito sed inimicorum calumniâ circumventus* » et il songe qu'il l'attend, là-bas, au fond d'une église, au côté de l'Evangile, dans son mausolée de marbre. Il est à ce moment où l'homme arrivé au milieu de ses jours commence à descendre et traverse l'effrayante ligne qui partage la vie humaine en deux hémisphères. C'est l'automne, c'est la saison où l'on recueille les fruits qui sont les plus murs, qui sont les plus parfumés, mais qui sont sans lendemain. On songe, en le voyant, à ces mots du cantique d'Ezéchias : « Seigneur, je cherche le reste de mes années et je n'ai

plus rien devant moi. Je ne verrai pas Dieu sur la terre des vivants ; je ne verrai pas l'homme habiter en paix sur la terre. Le développement de mes jours s'arrête : on le reprend et on l'enlève, comme on roule la tente du berger... » On devine que le silence envahit peu à peu la parole et que le froid gagne le cœur. Les curiosités de la vie ne sont plus là, ni les appréhensions de la Mort. — Et peut-être qu'en rêvant ainsi on ne se trompe guère... Car si l'on retournait ces deux panneaux de Mabuse, celui que vous voyez, le portrait de Carondelet et celui de la Vierge et l'Enfant qui y est joint, au Louvre, on trouverait derrière celui-ci ces mots, tracés par le peintre et sur la demande du modèle, en lettres gothiques :

FACILE CONTEMNIT OMNIA QUI SE SEMPER COGITAT MORITURUM.

ROBERT DE LA SIZERANNE.



PORTRAIT D'UN BÉNÉDICTIN (MUSÉE DU LOUVRE).